

LA COMPAGNIE
GERARD
GERARD



REVUE DE PRESSE

LA COMPAGNIE GERARD GERARD

La Compagnie Gérard Gérard est un ensemble d'artistes et de techniciens qui travaillent et rêvent ensemble depuis maintenant treize ans. Elle prend ses racines en 2006 à l'Ecole du Théâtre National de Chaillot, à Paris. C'est une troupe de douze personnes, une grande famille, un outil de création qui embrasse au gré de ses désirs différents médias : le théâtre (rue et salle) mais aussi le cinéma, la musique, la danse, la radio...

La CGG aspire à ne jamais se fixer de limite et à continuer à questionner son rapport au public, son rapport au réel et, forcément, à l'illusion. Si elle a monté plusieurs fois Shakespeare, elle fait néanmoins preuve d'un goût très prononcé pour la création originale, notamment collective. Gérard Gérard a toujours travaillé un rapport au public particulier, tenant radicalement aux concepts de surprise, de présent et d'être ensemble : mise-en-fiction à vue, faux bords plateaux, dialogues avec le public, déconstruction de l'illusion, rôles confiés aux spectateurs sont sans doute de ses constantes. Ses mises-en-scène, souvent enlevées, n'ont pas peur du fantasme, du rêve, de la provocation ou des contradictions.

Après plusieurs résidences et vagabondages, la CGG est depuis dix ans en résidence d'implantation au LIT, à Rivesaltes, dans les Pyrénées Orientales. La Compagnie donne régulièrement des stages amateurs, des ateliers pédagogiques et des interventions en milieu scolaire. Elle s'implique également dans un domaine plus social lors d'actions en milieu carcéral avec la Protection Judiciaire de la Jeunesse ou de folles expériences avec des réfugiés de tous pays (6 mois de direction artistique avec le Good Chance Theatre à Paris).

La Cie Gérard Gérard est soutenue par la Ville de Rivesaltes,
le Conseil Départemental des Pyrénées Orientales et la Région Occitanie.

Créations

- . 2020 : «Le Projet S»
- . 2019 : « Zombies » et « Je Viens d'Etrange »
- . 2018 : Direction Artistique avec le Good Chance Theatre et le Musée National de l'Histoire de l'Immigration auprès de 650 réfugiés et migrants (12 spectacles)
- . 2017 : Série théâtrale « Entropie » et déambulation « Visions »
- . 2016 : « SurMâle(S) »
- . 2015 : « Sans Déconner » et création du Festival pro « L'Eté au LIT »
- . 2014 : « Tempête »
- . 2013 : Création du Festival amateur « Grain de Scène »
- . 2012 : « Un Obus dans le Coeur » et « Surtout n'Ouvre pas la Porte »
- . 2011 : « Les Fantoques » et le « Cabaret Vian »
- . 2010 : « Vin et Poésie » et création des Soirées Raspirov
- . 2009 : « Pyrame et Thisbé » et « Le 6ème Continent »
- . 2008 : « CoupS de Foudre » et « On s'Arrache ! »
- . 2007 : « H2O » et « Le Chant du Dire-Dire »
- . 2006 : « Roméo et Juliette - Bricolage »



<https://www.franceinter.fr/emissions/carnets-de-campagne/carnets-de-campagne-26-decembre-2012>

Accueil > Émissions > Carnets de campagne > Les Pyrénées Orientales 3/5

CARNETS DE CAMPAGNE

mercredi 26 décembre 2012

Les Pyrénées Orientales 3/5
18 minutes

REÉCOUTER PODCASTS RÉAGIR



Muriel Sapinho

Elle fait partie de la CGG - Compagnie Gérard Gérard, une troupe de comédiens, en résidence d'implantation au Théâtre des Hautes Rives à Rivesaltes.

<http://www.ciegerardgerard.fr>

L'équipe

Philippe Bertrand Producteur (trice)

Marie-Christine Thomas Réalisateur (trice)

Emmanuelle Fournier Attaché(e) de production





Le Good Chance Theater, un théâtre itinérant par et pour les migrants

Sur le Parvis du Musée National de l'Histoire de l'Immigration à Paris, le Good Chance Theater réunit migrants et public parisien pour 5 semaines, ponctuée d'une représentation hebdomadaire.

Le [Good Chance](#) est une idée de deux dramaturges britanniques, Joe Robertson et Joe Murphy, les "deux Joe" comme ils sont surnommés. Au départ, en 2015, ils cherchaient à écrire une pièce consacrée aux migrants mais en se documentant, ils vont voir plus grand : créer et animer un théâtre éphémère dans la Jungle de Calais, où des milliers d'exilés vivent dans l'attente d'un hypothétique départ vers l'Angleterre. La jungle évacuée, ils repartent Outre-manche et développent leur projet avec ceux qui ont réussi à passer. Un projet qui est aujourd'hui une pièce de théâtre, intitulée [The jungle](#), et qui fait parler d'elle dans la presse britannique avec une tournée dans les théâtres du West End de Londres et bientôt de New York.



Alexandre Moisescot de la Cie Gérard Gérard, metteur en scène au Good Chance Theater en France.

Un théâtre qui porte bien son nom

"Bonne chance", c'est la phrase que se passent les réfugiés entre eux. Une phrase bien courte. Bien souvent, ils n'ont pas l'habitude d'échanger ni d'exprimer ce qu'ils ressentent.

Nous dormons dans la rue, sous des ponts, derrière des portes. Les gens ne nous regardent même pas. Nous sommes à peine des animaux. Alors quand des britanniques sont venus nous voir et nous proposer de parler et d'oublier nos soucis en jouant. Un vrai bonheur. Cela nous donne le plus important : l'espoir, un futur !

En France, le Good Chance Theater a suivi les migrants, en région parisienne. En 2017, il s'est installé provisoirement à Aubervilliers, puis s'est déplacé porte de la Chapelle à Paris, puis à l'été 2018 place des fêtes toujours à Paris. Cet automne, il est pour la première fois stationné devant une institution : le musée d'histoire de l'immigration, porte Dorée à Paris. Pour les sept permanents qui animent l'aventure en France, via une association loi 1901, c'est tout un symbole.

« Ici, sous la toile de ce théâtre, nous pouvons tout nous permettre. Nous avons la chance inouïe de toucher l'âme du public. Nous pouvons faire sentir aux Français notre existence, notre humanité. C'est indispensable. C'est comme en amour, si vous dites je t'aime à tout bout de champs, mais que votre aimé ne le sent pas, alors il n'y a pas d'amour. Vous voyez, ici nous faisons plus que du théâtre : nous inventons un autre monde. » nous dit Cemil, réfugié turc de 29 ans.

Inverser le concept d'hospitalité

Deux dômes en toile blanche abritent un petit théâtre et son antichambre. Chaque après-midi de la semaine, une trentaine de réfugiés venus de différents campements et centre d'hébergements de la capitale y suivent des ateliers. Chaque fois, ce sont des artistes intervenant bénévoles qui les dispensent. Cirque, improvisation, travail de masque, escrime de théâtre mais aussi, photographie, peinture, musique

« L'idée, c'est un ping-pong culturel. Nous ne sommes pas là pour dire : voici la culture, la vraie, celle de l'Occident, on vous la transmet ! Ici, c'est un échange. Je montre le masque et en face, on me joue un chant en pachtoune. Je propose une improvisation sur la mort de Johnny et un autre me fera une danse de son pays. Cela crée quelque chose de magique. » dit Alexandre Moisescot, le directeur artistique.

Chaque samedi après-midi, les ateliers de la semaine donnent lieu à une restitution gratuite auprès du public : le Good Show. Scénettes, musique, danse, textes écrits par les migrants, le spectacle est donné dans toutes les langues et le public en sort abasourdi.

« Pour tout vous dire ce qui me surprend le plus, c'est de voir des migrants qui ont l'air heureux. Ce n'est pas une image habituel pour moi. » nous dit un spectateur du Good Chance Theater. Pas question pour autant, de se cantonner à de l'animation socioculturelle. Il s'agit de créer ensemble malgré les différences et les difficultés puisque bien des acteurs de ce théâtre provisoire sont dans des situations trop précaires pour pouvoir revenir le lendemain. Cela n'empêche pas de faire des projets. A l'instar de ce qui s'est construit en Grande Bretagne, une dizaine de réfugiés est en train de créer une troupe en France : La Troupe. Elle se produit cet automne dans des petits théâtres parisiens.

Télérama

Good Chance Theatre,

une scène itinérante qui redonne de l'espoir aux migrants



Ce Paris-là est un gros cœur battant sous des tas de gravas. Une zone en chantier collée au « plat de nouilles » comme on surnomme l'échangeur de la porte de la Chapelle. Emmaüs y gère depuis deux ans la « Halle » et la « Bulle », structures d'accueil des migrants à Paris. C'est aussi l'endroit choisi par le Good Chance Theatre (Théâtre du Possible) pour déployer son petit dôme géodésique. En ce samedi après-midi frisquet, 150 personnes, Parisiens et migrants entremêlés, s'engouffrent à l'appel de l'accordéon de Tamara sous la tente de 12 mètres de diamètre pour assister au spectacle hebdomadaire du théâtre de toile, le *Hope Show*, littéralement le show de l'espoir.

« Le Good Chance Theatre est le premier centre de création spécifiquement dédiés aux migrants arrivant à Paris », résume Claire Béjanin, présidente de l'association et productrice de ce projet nomade de retour dans la capitale après s'être installé au printemps 2017 à la station Gare des Mines, en collaboration avec le Collectif MU, puis sur les Champs-Élysées, dans les jardins du Théâtre de la Ville à l'occasion du festival Chantiers d'Europe pour une exposition interactive, des discussions et des représentations.

"J'ai pu m'exprimer, montrer mon talent"

La naissance du Good Chance Theatre remonte à trois ans. Joe Robertson et Joe Murphy, deux auteurs anglais, se documentent alors pour un projet d'écriture de pièce consacrée aux migrants. « Joe et Joe » comme on les surnomme, vont faire mieux : créer et animer un théâtre éphémère dans la Jungle de Calais, où des milliers d'exilés vivent dans l'attente d'un hypothétique départ vers l'Angleterre. C'est là que Mohamed Sarrar fait leur rencontre. « *Quand j'ai vu cette bulle, je me suis demandé c'est quoi ce truc ?*, se souvient en riant ce migrant soudanais de 29 ans. *Je suis entré et je me suis tout de suite senti bien. J'avais enfin un endroit pour oublier toutes mes galères et reprendre espoir.* » Mohamed se remet ainsi à pratiquer le chant comme il aimait déjà le faire au pays en amateur. « *Cette expérience est fondamentale pour moi. J'ai pu m'exprimer, montrer mon talent. C'est à partir de Good Chance que tout a recommencé.* » Les deux Joe feront appel à lui comme chanteur et comédien dans la pièce qu'ils ont écrite, « *The Jungle* », montée il y a trois mois au Young Vic Theatre de Londres, mise en scène par Stephen Daldry et Justin Martin. Mohamed veut embrasser la carrière d'artiste. Et à l'entendre ce samedi au « *Hope Show* » interpréter en arabe une de ses chansons « *sur la vie et l'amour* », on se dit qu'il a tout pour réussir.

"Ici, les migrants laissent de côté leur statut pour être d'abord reconnus pour eux-mêmes"

Le *Hope Show* est un moment artistique unique de partage et de créativité incluant toutes les disciplines. Le spectacle donné le samedi à 15h30 conclut une intense semaine de préparation. L'occasion de montrer au public le travail élaboré en ateliers avec les migrants encadrés par des artistes bénévoles (1). À l'instar d'Edurne Rankin et d'Álvaro Morales, fondateurs de la compagnie Llave Maestra, qui ont orchestré un superbe numéro de théâtre de mouvement. « *Tout s'est très bien passé même s'il n'est pas toujours simple pour eux d'être disponible car ils sont dans la survie, témoigne Álvaro. Le but n'est pas d'imposer ce qu'on sait faire mais d'apprendre de leur part. On se retrouve un instant, on se tient par la main, on danse ensemble... Il y a des liens très forts qui s'établissent entre les gens. Des vrais moments artistiques qui naissent.* » « *Ce qui se passe dans le dôme est fait de ce que les gens y apportent, complète Joe Robertson. Ici, les migrants laissent de côté leur statut pour être d'abord reconnus pour eux-mêmes. Nous essayons de leur donner un peu de force, de les faire sortir de l'invisibilité où ils sont tombés.* » Monté le 23 janvier, le dôme du Good Chance Theatre sera replié fin mars pour mieux repartir. « *Nous avons l'intention de rebondir, annonce Claire Béjanin. L'idée est d'être un théâtre éphémère qui s'installe tous les trois mois quelque part dans Paris.* » On parle de Stalingrad comme prochaine étape.

Comme Directeurs Artistiques se succéderont Jack Ellis (un des membres fondateurs de l'Actors Touring Company au Royaume Uni), Vincent Mangado (membre du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine) et Alexandre Moisescot (co-fondateur de la Cie Gérard Gérard).

Pierre Pinelli



<https://www.franceinter.fr/emissions/le-mag-de-l-ete/le-mag-de-l-ete-15-aout-2018>



Le **Good Chance Theatre** est né en 2015, à Calais. Ses fondateurs, deux anglais, Joe Robertson et Joe Murphy, lancent un **théâtre éphémère et solidaire**, pour permettre aux migrants et exilés de trouver un espace pour s'exprimer. Des ateliers sont organisés pendant la semaine, et chaque samedi est donnée une représentation ouverte au public, concrétisant le travail mené les jours passés. Après le démantèlement, le Good Chance Theatre présente à Londres le **spectacle *Jungle***, salué par le critique. De retour en France, il s'installe à Aubervilliers, puis à Paris, Porte de la Chapelle et se trouve actuellement Place des Fêtes (19ème), au sein de l'espace Jean Quarré. Louise Bernard, directrice du Good Chance Theatre en France, vient présenter cette initiative, aux côtés d'Alfred Enoch, acteur britannique, passé par les castings d'*Harry Potter*, de *Sherlock*, actuellement bénévole pour animer des ateliers artistiques.

RECIT

A la Chapelle, les migrants passent aux actes

Par [Kim Hullot-Guiot](#) — 15 mars 2018 à 20:16



Théâtre, danse, capoeira... Après des premiers pas dans la «jungle» de Calais, l'association Good Chance propose aux réfugiés hébergés dans le nord de Paris de sortir de leur condition par l'art. Un travail centré sur les gestes et le regard.

Deux immeubles aux couleurs délavées surplombent une station-service, le boulevard Ney en travaux et le bar Le Celtic, fréquenté des parieurs - canassons ou grilles de numéros, à chacun sa manière de titiller sa chance. Coiffés de grandes enseignes visibles depuis l'autoroute à la gloire de marques d'électroménager, leurs 27 étages sont comme les gardiens de la porte de la Chapelle (Paris XVIIIe), où, le long du tramway qui encercle la ville, on sent bien qu'on est de justesse dans la capitale.

Depuis l'hiver 2016, les résidents de ces immeubles à loyer modéré observent aussi les allées et venues devant le centre de premier accueil et d'hébergement temporaire pour migrants, installé par la mairie de Paris et géré par Emmaüs. Il y a un peu plus de deux mois, ils ont assisté à une arrivée plus inhabituelle, à côté de ce centre : un théâtre éphémère à l'usage des migrants, monté par l'association Good Chance, ouvert une fois par semaine aux Parisiens.

Un jeudi froid du mois de mars. Sous le dôme blanc qui sert aussi bien de lieu de création, de salle de spectacles que d'agora, Sofian Jouini, un chorégraphe basé à Nantes, anime un atelier à mi-chemin entre la danse, la capoeira et le théâtre gestuel. Face à lui, une vingtaine de migrants, des hommes en grande majorité afghans résidant dans le centre pour une ou deux semaines, et quelques bénévoles, qui assistent à la séance afin de fluidifier les contacts entre le chorégraphe et ses «élèves».

Les participants se mettent par deux, l'un manipule un bâton dont l'autre doit suivre les mouvements. Les plus timides se contentent de bouger la tête, les plus audacieux se meuvent dans tous les sens, semblables à des pantins désarticulés. «On travaille sur la conscience et la mobilité du corps. Cette improvisation, c'est ce que nous permet notre taf d'artiste : on se lance sans savoir à quoi ça va aboutir», détaille le chorégraphe.

«Se raconter sans parler»

Sans parler la même langue - le théâtre refuse de faire appel à des traducteurs pour ne pas «créer de la distance» -, les gestes et les regards revêtent une importance considérable. En duo avec Souleymane, l'acteur Corentin Fila, bienveillant ces jours-ci au théâtre éphémère, juge l'exercice plus intéressant porte de la Chapelle qu'au cours Florent, qu'il a fréquenté : «Les regards prennent tout leur sens quand on ne peut pas aller boire des verres le soir pour connaître les gens. Ici il y a une énergie incroyable, chacun existe dans le groupe. Souvent il y a un moment de beauté, de grâce. Dans cet espace, ils peuvent se raconter sans parler, et repartir en ayant été quelqu'un.» Etre quelqu'un, pas seulement un exilé.

La productrice Claire Bejanin, qui préside la structure française de l'association, juge que «c'est la force du travail artistique d'être dans un état de présence, d'ouverture à l'autre. Il y a une grande simplicité finalement à s'apercevoir qu'on est si peu différents. Je suis toujours sidérée par la force intérieure des gens et leur capacité de création». «Etre ici donne l'occasion de faire partie d'une communauté, d'avoir un but, abonde l'un des cofondateurs du théâtre, Joe Robertson. Tout le monde donne à tout le monde, ce n'est pas de la charité. Et l'art a toujours été guérisseur, même si nous ne sommes pas des thérapeutes.» Navid, 23 ans, originaire d'Afghanistan, raconte qu'ici, il «oublie tout de [sa] situation» : «Je vis le moment présent. J'ai aimé dessiner des vêtements la semaine dernière [des étudiants d'une école de mode ont animé un atelier, ndlr], faire du théâtre. Tout le monde est ensemble et créatif.» Assis en retrait, Zahir, 29 ans, confirme : «J'aime bien venir ici, on se mélange. Je ne fais rien le reste de la journée...» Leur compatriote Malang, 27 ans, un pilier du théâtre : «J'avais un groupe de danse chez moi, mais les talibans ont dit que c'était mal. Ici, au théâtre je suis très heureux, ça me donne l'impression d'avoir un travail. En France, ma vie est sécurisante. On peut comprendre qui je suis.»

Dans la salle attenante, un plus petit dôme, un atelier sérigraphie est en cours. Presque tous les jours, des objets, qu'il s'agisse de dessins ou de masques, sont créés, et les résidents peuvent venir librement fabriquer ou peindre. Toutes les créations non récupérées par leurs auteurs pourraient d'ailleurs être archivées en ligne.

A côté, Claire Bejanin jette un œil aux cartons de costumes tout juste livrés, un grand sourire aux lèvres. «On vit beaucoup de dons mais il y a toujours une histoire», explique-t-elle. Celle, par exemple, de la directrice technique de la Comédie-Française qui vient visiter ce théâtre itinérant et décide d'envoyer sept cartons de costumes blancs et de chutes de tissus, de différentes tailles, couleurs et matières. On pourrait aussi raconter celle de l'association de charpentiers qui est venue construire le sol en bois du théâtre, ou celle des dizaines d'artistes, comédiens, metteurs en scène, producteurs, chorégraphes, venus de France, du Royaume-Uni, du Chili ou d'Espagne, qui s'y relaient pour assurer chaque jour la tenue d'un atelier artistique.

Une histoire qui a débuté dans la zone industrielle des Dunes, à Calais (Pas-de-Calais), il y a deux ans. On appelle alors «jungle» cette vaste étendue coincée entre l'autoroute et un quartier résidentiel, où vivent des milliers de migrants qui attendent de réussir le passage vers l'Angleterre. De l'autre côté de la Manche, deux artistes britanniques pas encore trentenaires, Joe Murphy et Joe Robertson, voient aux infos les images des migrants tentant de traverser la Méditerranée ou traînant dans le campement monstre de Calais, entendent des propos «hystériques ou apeurés» sur les exilés. Ils viennent de terminer une pièce à Manchester et décident de se rendre sur place. «On voulait savoir qui étaient ces gens, raconte Joe Robertson. C'était un peu naïf. On a trouvé des gens de partout qui avaient construit des magasins, des restaurants, un sauna, des stands de barbiers... Il n'y avait pas d'endroit pour réunir tout le monde et exprimer ce qu'était ce moment particulièrement difficile de leur vie. On a créé le dôme. Chaque ville devrait avoir son théâtre.»

Mi-salle des fêtes, mi-espace de création et d'expression artistique, le dôme trouve dans la jungle de Calais son public. Pendant des mois, il devient un lieu d'échanges et de rencontres, où les traditions artistiques de chacun nourrissent l'ensemble. On voit l'acteur Jude Law y passer une tête. Tout y est créé avec et par les exilés, qui, malgré le froid, l'attente, l'espoir qui s'amenuise et la boue, trouvent une nouvelle raison de se lever le matin. «L'art doit être dans les endroits où l'art n'est pas, où l'expression est menacée, où les voix ne sont pas entendues. Dire cela ne devrait pas être vu comme radical», estiment les deux Joe, qui ont tiré de cette expérience une pièce, *The Jungle*, donnée au National Theatre de Londres et que le *Guardian* qualifie d'«extraordinaire, riche et complexe». Après que le gouvernement a démantelé le camp de Calais, fin 2016, Good Chance démonte son dôme et le remonte à Aubervilliers, en banlieue parisienne. Les deux Joe s'associent à trois curateurs basés à Paris : l'homme de théâtre britannique Jack Ellis (vu à la télé dans *Bad Girls*, la version originale d'*Orange is the New Black*), l'acteur Vincent Mangano (*Théâtre du Soleil*) et Alexandre Moïseïscot (Cie Gérard Gérard). Avant d'atterrir porte de la Chapelle, début 2018.

Chaque samedi, le théâtre est ouvert au public. Plus de 1 000 personnes ont déjà assisté au Hope show, ou «démonstration d'espoir», qui n'est pas tant un spectacle qu'un moment de partage. Avec des participants qui ne restent que quelques jours au centre de la porte de la Chapelle avant d'être - au mieux - transférés vers d'autres dispositifs, impossible de répéter classiquement un spectacle figé de A à Z. Ce samedi, c'est «open mic», «micro ouvert». Pour l'occasion, on a ajouté des rideaux façon coulisses entre les deux dômes et monté une petite scène. Pendant plus d'une heure et demie, face à quelques dizaines de Parisiens - essentiellement des moins de 40 ans, mais aussi quelques dames plus âgées -, des hommes de tous âges, venus d'Afghanistan, du Soudan, du Liban et d'ailleurs, se succèdent sur scène ou au milieu du dôme pour danser, lire un poème, raconter avec drôlerie des devinettes, chanter ou s'essayer au beat-box. Joe Robertson : «Ici, on comprend au quotidien, pas juste en théorie, la myriade de façons dont on exprime notre universalité.» Un trio de jazz, venu jouer en ami, séduit la salle. Spectateurs et participants se mêlent, dansent, on n'est alors plus vraiment au théâtre. «C'était un peu chaotique, mais il y avait de la poésie. On a existé ensemble», s'enthousiasme Corentin Fila. Dehors, les voitures continuent de filer sur le boulevard sans se douter que pendant quelques heures, sous le dôme blanc, c'est une grande fête qui s'est jouée.

Pour assister au Hope Show, tous les samedis à 15 h 30 jusqu'au 31 mars, réservation indispensable par mail.

Kim Hullot-Guiot

LA COMPAGNIE
GERARD
GERARD



ZOMBIES

dystopie sur nos rapports au **smartphone**

une création de la Cie Gerard Gerard / direction artistique : Alexandre Moisescot / écriture et interprétation : Nicolas Béduneau, Alexandre Moisescot, Claire Schumm et Aurelia Tastet /
création lumière et régie : Boris Martin / réalisation sonore : Michaël Filler / conception video : Eric Massua / dramaturges invités : Carole Lambert et Jonn Toad /
regards invités : Françoise Garrigues et Jean-Baptiste Epiard / diffusion : Natacha Thaon Santini / administration : Elodie David.





54 MIN

La mort vivante (2/4) Zombie or not zombie

29/10/2019

DOCUMENTAIRES

LSD, LA SÉRIE DOCUMENTAIRE par [Perrine Kervran](#)

DU LUNDI AU JEUDI DE 17H03 À 18H, REDIFFUSION CHAQUE SOIR À 23H

Si Hamlet méditant sur le crâne ne sera pas convoqué, en revanche la figure du zombie sera explorée sous toutes les coutures : des effets spéciaux du cinéma aux origines haïtiennes de cette incarnation du mort-vivant, et à ses portées symboliques, pour se poser une question : mais qui dévore qui ?

Avec :

- **Laënnec Hurbon**, anthropologue, directeur de recherches au CNRS, professeur à l'université d'Etat de Port-au-Prince
- **Philippe Charlier**, médecin légiste, anthropologue, directeur de recherches au [Musée du quai Branly - Jacques Chirac](#)
- **Pascal Pinteau**, journaliste et spécialiste des effets spéciaux de cinéma
- **Alexandre Moïse**, metteur en scène du spectacle *Zombies* de la compagnie Gérard Gérard
- **Nicolas Beduneau**, comédien

Merci à Bertrand Bonello pour les extraits de son film *Zombi Child*.

Un documentaire de **Elise Gruau**, réalisé par **Anna Szwarc**

“ « Thriller » de Michael Jackson, est le clip qui a été vu par le plus grand nombre de gens et c'est l'introduction du zombie auprès du très très grand public. C'est un des points de repères dans la culture populaire quand on parle des morts vivants. Pascal Pinteau

Alors que les zombies crèvent l'écran, nous partons en quête des origines de cette propagation.

“ Quand les récits de zombies d'Haïti arrivent par la presse populaire sous les yeux des producteurs de Hollywood, ils décident de faire des films sur les zombies. Pascal Pinteau

Depuis *I walked with a zombie* de Jacques Tourneur en 1932 et *La nuit des morts vivants* de George Romero en 1968, les zombies ont conquis l'Occident et ses salles de cinéma. Les dix saisons de la série *Walking dead*, ainsi que les « zombies walk » organisées dans les grandes villes comme Berlin, Los Angeles ou Paris, montrent la vigueur des zombies pour incarner des scénarios apocalyptiques.

“ La peur panique d'une mort rapide et contagieuse, ça c'est le zombie de Hollywood. Le vrai zombie d'Haïti est un non mort, un mort social. Ce sont des individus exclus de la société. Philippe Charlier

Il faut se tourner vers Haïti pour comprendre les origines du zombie et le fantôme de l'esclavage qui hante l'imaginaire de la culture haïtienne. De Haïti à Hollywood, comment le zombie se métamorphose-t-il ?

“ On voit bien derrière la notion de zombie se profiler l'image de l'esclave. L'idéal du maître, c'est un esclave qui est totalement soumis à la volonté du maître. C'est ce qu'on appelle une image survivante. Laënnec Hurbon

Quand l'inconscient génère des images survivantes, c'est un héritage qu'il faut repenser. Quand passer au travers du miroir peut signifier se regarder enfin dans la glace.

THÉÂTRE. La Cie Gérard Gérard présente sa nouvelle création « Zombies ».

« Un téléphone intelligent nous dispense de l'être »

Le 18 octobre à la Fabrika d'Ille-sur-Têt, aura lieu la première représentation dans les P.-O., du spectacle *Zombies*. Dans cette nouvelle création, la Cie Gérard Gérard, basée à Rivesaltes, questionne notre rapport au smartphone et ses conséquences. Entretien édifiant avec Alexandre Moïscot, directeur artistique de la compagnie.

L'idée de départ de « Zombies », c'est quoi ?

C'est faire en sorte qu'à l'issue du spectacle, les gens aient du mal à rallumer leur téléphone (rires) ! Qu'ils aient un rapport plus critique vis-à-vis de leurs pratiques.

Pourquoi donc ?

Cette nouvelle technologie a bouleversé nos vies en très peu de temps. Avec beaucoup d'effets néfastes.

C'est-à-dire ?

Pour concevoir ce spectacle, nous nous sommes basés sur les constatations de spécialistes. Les dangers liés à l'utilisation du smartphone ne sont pas toujours conscientisés. Au-delà de l'addiction, il y a de nombreux symptômes physi-



▶ Marie, héroïne d'une société en mutation.

Photo Pamela Maddaleno

ques (troubles du sommeil, de la vision, de la concentration...). Il existe aussi des dangers d'ordre politique comme la géolocalisation, le big data.

Vous positionnez-vous en « lanceurs d'alerte » ?

D'une certaine manière, oui. Car on voudrait que ce sujet passe dans le domaine de la santé publique. Ce qui n'est pas encore le cas. On se situe

surtout dans l'air du temps mais les choses évoluent vite. D'ailleurs, commence à apparaître un concept marketing sur la responsabilité digitale. C'est aussi pour cela que le spectacle va plus loin : on y aborde le transhumanisme.

« Une posture d'esclave »

À quoi le public doit-il s'attendre ?

C'est la première fois qu'on fait un spectacle plus technologique parce que le sujet nous obligeait à être davantage « geek ». La scénographie est très simple avec, en son centre, un iPhone géant. Il y a du rire, qui permet d'avoir de la distance. Et de l'horreur, avec des images qui évoquent la mort, le revenant, le monstrueux. C'est un levier important.

À ce propos, pourquoi utilisez-

vous la figure du zombie ?

À l'origine, dans la culture haïtienne, les zombies étaient des gens qu'on droguait, qu'on enterrait vivants et qu'on déterrait ensuite pour en faire des esclaves. Quand on regarde son smartphone, on baisse constamment la tête : c'est une posture d'esclave.

Ce personnage nous rappelle-t-il aussi que la mort, donc la vie, ce n'est pas du virtuel ?

Un zombie, c'est la chair... La décomposition. Ça nous ramène à notre matérialité, notre fugacité. Le zombie, c'est aussi la figure du décérébré. Tout un tas de capacités mentales dépérissent quand elles ne sont plus sollicitées. Plus nos téléphones sont intelligents (ndlr : smart en anglais), moins nous avons besoin de l'être !

Votre public cible ce sont les jeunes générations ?

Au début, c'était notre idée. Mais en présentant le spectacle lors d'étapes de travail, on s'est rendu compte que ce sujet concernait tout le monde. Ceci dit, c'est important de sensibiliser les adolescents qui grandissent dans ce monde-là. Et le zombie parle directement à leur imaginaire.

Face à l'avancée des technologies, quel est le pouvoir du théâtre ?

Il n'y a rien de plus pertinent, pour critiquer cette déshumanisation de la société, que le recours au théâtre, lieu de rencontre et d'humain. Plus la société va se dématérialiser, plus les gens vont avoir besoin de se retrouver ensemble, en vrai.

Recueilli par Sylvie Chambon

▶ Infos : ciegerardgerard.fr

P.-O. : représentations et atelier

La Fabrika, Ille-sur-Têt,
vendredi 18 octobre à 20 h 30.
Tarif : 10 €. Rés. 09 83 92 12 46
- lafabrika@wanadoo.fr

Palais des Fêtes de Rivesaltes
vendredi 25 octobre à 14 h et
samedi 26 octobre à 20 h 30.
Tarif : 5 €. Rés. 04 68 64 04 04
- palaisdesfetes@rivesaltes.fr

Théâtre La Vista à Montpellier
dimanche 20 octobre à 18 h 30.
Rés. 04 99 52 99 31 -

resas@theatrelavista.fr
D'autres dates à Paris, en Belgique et en Suisse.

Atelier « Zombies » pour ados avec le Club des jeunes de Rivesaltes du 21 au 24 octobre. Présentation du travail au LIT à Rivesaltes jeudi 24 octobre à 19 h. Rens. 04 68 64 34 93.

Le 30 octobre, émission LSD sur France Culture consacrée au spectacle.

LA GALERIE DU SPECTACLE

Un présentateur hystériquement jovial s'élance vers nous micro à la main, et sonde l'enthousiasme de l'assemblée attentive. Il demande aux spectateurs de lever haut leurs téléphones, tous les téléphones, il veut voir une marée d'écrans danser devant lui – il aura été convenu au début du spectacle que l'on pense bien à *ne pas* éteindre son smartphone. Nous assistons à la soirée de lancement du nouveau *must have* technologique, l'A-phone Z et son système d'intelligence artificielle Cloud IA. C'est la nouvelle création de la compagnie Gérard Gérard, ça s'appelle *Zombies* et ça va nous ôter l'envie du *scrolling* compulsif.

Les morts, les Gérard Gérard les connaissent bien, ils les ont déjà côtoyés par le passé. On pensera par exemple à leur long-métrage *Sans Déconner*, réalisé par Alexandre Moïse Scot, qui mettait en scène la disparition brutale d'un jeune couple, le jour de leurs noces. Mais là où les fiancés de *Sans Déconner* se cherchaient à tâtons à travers les limbes, armés de tout leur amour ; là où la poésie voulait encore nous faire espérer, nous ne conservons plus ici que l'aspect froid, cérébral et glauque. La mort devient un événement concret, quantifiable et indésirable ; une nuisance logistique ultime que l'on se doit de court-circuiter. "La mort n'est pas la dernière fin, il nous reste à mourir chez les autres" disait Alberto Guillen. "On est connecté" nous dit aujourd'hui la technologie. Esprit start-up hallucinée contre métempycose, inspiration transhumaniste contre essence éphémère de l'existence : inlassablement, la pièce nous ramènera à la réalité crue d'une société d'où tout merveilleux a été banni.

L'incarnation de ce cynisme extrême et somme toute terriblement actuel se fait dans le personnage de Stéphane Boulot, sorte de Steve Jobs en chemise blanche pour lequel un monde inacceptable ne peut qu'être sauvé par la 5G (et plus, nous dit la pièce). Science sans conscience... et on connaît la suite de l'adage. Marie, spectatrice-cobaye tirée au sort pour expérimenter le nouvel A-phone Z sera la première à pâtir des délires visionnaires du créateur, ce qui lui coûtera non seulement la vie mais surtout son droit à la déconnexion.

Chez les Gérard Gérard, le titre est souvent un moyen d'affirmer une filiation, le cadre de référence dans lequel la compagnie s'inscrit. Une de leurs précédentes – et savoureuses – créations s'intitulait *SurMâle(s)*, renvoyant au roman *Le Surréalisme* d'Alfred Jarry. Ici, on sort de la littérature pour se diriger vers une culture davantage mainstream, *Zombies* étant – au delà d'une figure du cinéma de genre régulièrement convoquée aujourd'hui – le titre d'un film de Georges Romero, maître en la matière. Autrement nommé *Le crépuscule des morts-vivants*, ce film de 1978 continue aujourd'hui encore à marquer les esprits*, notamment en raison de son lieu de tournage significatif, les hordes de zombies affamés déambulant dans les couloirs d'un centre commercial. Chez Romero la figure du zombie est celle du consommateur passif et abruti d'injonctions, qui n'est plus animé que par un désir dévorant et dénué de toute motivation véritable. Cette dévoration boulimique et irraisonnée des chairs est, dans la cinématographie de Romero, la métaphore du système consumériste. Le zombie devenant outil de dénonciation dans une Amérique des 70's où la société de consommation allait croissante – et rencontrait, à l'époque, un engouement généralisé.

Convoquer Romero pour les Gérard Gérard revient ici à annoncer la tonalité à venir, la pièce se voulant une dénonciation de nos rapports avides aux smartphones, ces écrans qui ont réponse à tout, ne quittent pas nos poches ou notre paume et font office de béquille, d'ami, et presque d'extensions de nous-même. Mais si la pièce nous désigne, accusatrice, en tant que zombies dépendants et avilis, elle n'en demeure heureusement pas là. Les rapports de force entre classes sociales sont clairement abordés, désignant par là les initiateurs de nos désirs zombifiants : ici Stéphane Boulot est le visionnaire tout puissant de la Silicon Valley qui impose sa version du monde à l'ensemble d'une humanité en quête de miracles. Cette humanité sera sobrement incarnée par le personnage de Marie, archétype de la Mme Tout-le-monde, consommatrice parmi d'autres, que Stéphane Boulot manipulera (mentalement *et* physiquement) à de nombreuses reprises ; et par celui de Jimmy, présentateur de la scène d'introduction et employé de Stéphane, engageant au quotidien sa santé (mentale, physique) pour accomplir les visions du maître. Toute la violence dissimulée d'un système oppressif « soft » est ici mise en lumière à travers la dégénérescence des corps et des esprits qui mutent, pourrissent, régressent vers l'état de bouse humaine délaissée par l'âme, l'esprit, le traitement de l'information et même le langage.

C'est une des conditions du capitalisme : pour faire miroiter les merveilles d'un objet tout-puissant au design épuré, il faut accepter que des populations soient soumises à la mise en place de ce même objet (en assemblant le produit en usines, en acceptant un job délocalisé au service d'assistance technique, en travaillant *pour* l'objet ou en étant inféodé *par* lui dans son usage quotidien). D'un outil au service de l'humain on bascule dans la dépendance à l'objet. La vision d'un idéal étheré de la technologie ne peut exister sans son pendant de corps exténués, abimés, sous-payés. L'un ne peut exister sans l'autre – et vice-versa.

Ici le rapport à la corporéité basse et sale du zombie (le sang, les chairs en putréfaction) dialogue avec son opposé, la virtualité du monde technologique. Crasse, miasmes et borborygmes contre épuration, devenir de pur-esprit confinant au Divin - Marie apparaissant finalement comme une figure de Sainte annonciatrice de l'ère à venir (un peu plus *destroy* que dans la Bible toutefois). Ce que nous dit *Zombies*, c'est que le pur ne peut exister sans le sale : pire encore, que c'est le désir d'épuration qui engendre la crasse et la déliquescence – le sommeil de la raison qui engendre les monstres ?

Le spectacle suit un fil narratif au long cours, à travers la trinité de personnages Stéphane, Marie, Jimmy - le puissant, la citoyenne lambda et l'employé. Mais c'est aussi un spectacle fragmentaire, qui avance par visions successives permettant d'aborder différentes tonalités de jeu, comme autant de sauts dans la temporalité du récit. Cette déconstruction de la narration, la compagnie l'avait déjà travaillée dans *SurMâle(s)* : une diversité de scènes comme autant de réponses à une même question, autant de pistes, autant de possibles. Ici, on passe de l'entrain à la détresse ; d'un tutoriel hilarant expliquant comment bien découper son mort à la présence flottante d'une mère à travers les limbes ; d'une vision d'avenir à la décrépitude ; de personnages construits à des corps boursoufflés et dépersonnalisés, suant, soufflant, suintant, dans un jeu *le drame* pour la performance. Le spectacle avance et évolue, il mute sous nos yeux de façon insidieuse et inquiétante.

Zombies n'est certes pas une pièce optimiste. Il est sombre, cru, mais aussi émouvant et follement drôle, car chez les Gérard Gérard, même grave, le rire reste présent.

Le théâtre Jordi Pere Cerdà en proie aux Zombies

Depuis deux semaines, le théâtre municipal Jordi Pere Cerdà accueille des résidences d'artistes, les premières depuis ses derniers travaux. Désormais, l'écran servira autant d'amphithéâtre aux étudiants de la faculté de droit de Perpignan, que de salle de représentation. Après l'association Boomerang la semaine dernière, c'est la compagnie Gérard Gérard qui s'installe dans le théâtre jusqu'à vendredi.

Grouillant de vie, le théâtre municipal Jordi Pere Cerdà est à nouveau habité par une âme artistique. Depuis le 17 février, la compagnie rivesaltaise Gérard Gérard s'est emparée de ce lieu de culture de Perpignan pour désosser son dernier spectacle *Zombies*. Ce réquisitoire contre les smartphones et leur addiction, imaginé initialement en septembre dernier, repasse entre les mains ou plutôt les esprits de ses créateurs. Ce samedi à 18 heures, les Gérard Gérard invitent le public à découvrir les nouveautés pensées par les auteurs mais aussi à en débattre, après le spectacle. Alexandre Moïseïscot, membre de la troupe, revient sur le processus de réécriture et sur la découverte de ce théâtre municipal flambant neuf.

Comment se sont déroulées les retrouvailles avec ce théâtre ?

C'est très particulier car nous avons écrit un spectacle spécialement pour lui en octobre 2013 à l'occasion de son bicentenaire. Avec *Amusez-vous et Bon voyage* on avait rendu hommage



► Alexandre Moïseïscot et Boris, de la compagnie Gérard Gérard.



► La compagnie Gérard Gérard présente *Zombies*.

Photos Olivier Got

au théâtre à la papa, à l'italienne, à l'ancienne. Pour cette unique représentation, on avait choisi pour sujet des fantômes habitant le théâtre. On revient avec ces souvenirs, mais également avec une nouvelle création sur les nouvelles technologies sur un fond un peu gore, c'est un grand contraste.

« C'est une création originale, nous sommes toujours dans le doute »

Le trouvez-vous changé ?

Mis à part les prises au sol, pas vraiment ! La salle n'est pas défigurée, les sièges sont plus confortables et la scène est identique. Côté technique, nous avons deux régisseurs qui nous accompagnent en permanence, c'est un réel soutien. Par exemple, nous utilisons beaucoup de fumée lors de nos répétitions, ils nous ont aidés à gérer le détecteur qui est assez sensible.

Lors de vos répétitions, voyez-vous l'amphithéâtre ?

Pas du tout ! Nous sommes dans un théâtre, nous n'avons pas l'impression de faire de l'art dans une salle de classe.

Vous avez déjà assuré 20 représentations de *Zombies*, pourquoi le remodeler ?
Comme c'est une création originale,

nous sommes toujours dans le doute. Nous ne suivons pas un texte déjà écrit. Si nous avons voulu reprendre la création, c'est que nous avons beaucoup échangé avec le public après les dates. Nous voulons amener cette œuvre au festival d'Avignon en juillet prochain et, pour cela, il faut un projet solide, en cas d'échec certains spectacles peuvent carrément s'arrêter. C'est un moment de très grande visibilité.

Quels étaient les retours du public ?

Nous avons organisé des débats avec les plus jeunes. Certains nous ont confirmé qu'ils ne pouvaient pas passer 6 heures sans leur téléphone et se mettre à trembler. On ne pensait pas que l'addiction pouvait aller si loin. Mais on n'imaginait pas non plus que ces enfants aient une telle réflexion sur ce sujet et, surtout, qu'ils en parlent.

Pour vous, les smartphones sont un sujet de santé publique ?

Totalement. Au-delà des problèmes sur les cervicales et les addictions, on voit la 5G arriver dans des villes test mais on ne connaît pas son impact sur la santé. Avec *Zombies*, l'idée est d'utiliser un thème qui plaît aux jeunes pour les emmener au théâtre et aborder un sujet qui, on l'espère, les fera réfléchir.

Recueilli par Diane Sabouraud

► Ce samedi 22 février, à 18 heures, représentation d'une heure suivie d'un débat. Entrée libre.

Les zombies du smart

Le smartphone fait partie intégrante de nos vies depuis qu'il a été créé, au début du millénaire. En peu de temps, ce petit objet technologique a révolutionné le comportement des gens, jusqu'à les rendre addicts, la tête baissée sur leur écran, changeant radicalement le rapport au réel, aux autres, au savoir, à la mémoire, à l'ennui, à la créativité, au langage. Le smartphone est donc un sujet que le service jeunesse a voulu aborder lors de ces stages curieux des vacances de février.

Cabaret aujourd'hui

Pour cela, il a fait appel à la Cie Gérard Gérard et à l'équipe du Komonò Circus. L'issue de ce stage curieux donnera lieu à un spectacle Cabaret avec la participation des jeunes de l'accueil de loisirs sans hébergement de la Cobas et des élèves du Komonò Circus, aujourd'hui vendredi, à 16 heures à l'école de cirque du Komonò Circus.

« Nous avons créé deux groupes pour les 11-17 ans, l'un avec Yoann du Komonò Circus où 12 stagiaires ont monté un mini-spectacle « Même pas peur » qui aborde les arts du cirque comme la jonglerie, le trampoline, l'aérien afin de renforcer la confiance en soi et aux autres, la solidarité. Et un autre groupe avec Alexandre de la Cie Gérard Gérard, explique Boris Duché-



Pendant que les uns créent leur masque de zombie en argile, les autres se questionnent sur « l'avant » smartphone. PH. FOTO S. L.

zeau responsable des stages curieux.

Hier à la Maison des habitants des Miquelots, Alexandre Moisescot, directeur artistique de la Cie Gérard Gérard a dévoilé les intentions du spectacle « Zombie et Smartphone » qui sera présenté au Komonò. À base d'ateliers ludiques comprenant l'interprétation théâtrale, l'écriture, la danse, le maquillage, la performance, le rythme, le suspense, la folie, etc., les 12 stagiaires ont réfléchi autour de la figure du Zombie et du téléphone intelligent.

« L'idée est de sensibiliser les adolescents au fait que le smartphone a des effets néfastes

jusqu'à transformer les gens en zombies. À l'origine, les zombies dans la culture haïtienne étaient des gens qu'on droguait, qu'on enterrait vivants puis que l'on déterrait pour en faire des esclaves... Par ces ateliers, nous voulons travailler avec les jeunes un rapport plus critique à leur téléphone. Les rendre conscients qu'un smartphone réunit aussi de nombreuses données sur l'utilisateur... Il y a aussi les effets de la 5G que l'on ne connaît pas encore. Ce sujet doit passer dans le domaine de la santé publique. »

Sabine Luong

Spectacles à voir aujourd'hui à partir de 16 heures au Komonò Circus.

Le smartphone au cœur des stages curieux



Le masque de zombie a été confectionné avec de l'argile.

PH. SL

LA TESTE-DE-BUCH

Pour ces vacances de février, les stages curieux du service jeunesse ont abordé les effets néfastes du smartphone.

La compagnie Gérard Gérard a animé des ateliers ludiques en rapport avec le spectacle *Zombies*, créé en septembre 2019, qui sera présenté au Festival off d'Avignon 2020.

« Le smartphone a changé nos vies et nos comportements. Collés à nos écrans, on est comme des zombies qui ne font plus attention à ce qui nous entoure, créant une addiction et des problèmes de santé comme le manque d'attention, de sommeil, de mémoire, explique Alexandre

Moisescot, directeur artistique de la compagnie. *On ne sait même pas si la 5G ne va pas être nocive. Notre intention est d'amener ce sujet dans le débat de la santé publique. Ces ateliers par le biais du théâtre, de la lecture, de l'écriture, de la danse, du maquillage, de la performance, le rythme, le suspense, la folie, la mémoire, la mort et l'argile sont faits pour sensibiliser les jeunes. Les 12 stagiaires ont réfléchi autour de la figure du Zombie et du téléphone intelligent. »*

La restitution s'est faite au Komonò Circus, où des ateliers ont été suivis par un autre groupe de l'Entrepoté sur les arts du cirque.

Sabine LUONG

Midi Libre

CULTURE ET LOISIRS

La Fabrica à l'heure des zombies à Ille-sur-Têt

THÉÂTRE. La Fabrica accueille les Gérard Gérard vendredi.



La Fabrica, le théâtre dans les remparts 25, rue de la Neige n'en finit plus de nous étonner avec une programmation qui sort des sentiers battus.

Cette fois c'est la Compagnie Gérard Gérard qui sévit nuitamment, à l'heure des zombies. Cette folle équipe d'artistes et de techniciens rêvant et travaillant ensemble leur aventure théâtrale depuis douze ans, issus de l'École nationale de Chaillot, vient à nouveau hanter les planches de la Fabrica ! Dans sa dernière création *Zombie Zombie*, la Compagnie Gérard Gérard s'attaque au phénomène smartphone avec une délectation morbide.

Conçu comme un voyage dans le temps, on saisit l'épopée d'un groupe de zombies qui décide de disséquer la mémoire d'un ancien iPhone, dernière trace d'une civilisation récente mais oubliée, d'un temps où l'humanité était encore humaine... "Nous voulons que les spectateurs changent de regard sur leur smartphone et qu'ils finissent par en avoir peur. Non pour les hanter par des visions de cauchemars mais pour les dés-hanter de ce qui les vampirise déjà - si toutefois le théâtre conserve ce pouvoir de changer le monde...", soulignent les artistes. Les Gérard Gérard y croient avec l'énergie bouillonnante qu'on leur connaît. Et on les suit avec un plaisir toujours renouvelé, frissonnant devant leurs débauches d'hémoglobine, entraînés malgré nous dans la réflexion... Notre humanité est en train de muter, à vos postes !

JDM



[Accueil](#) / [Grand Sud](#) / [Vie locale](#)

La Petite Pierre : avant-première vendredi

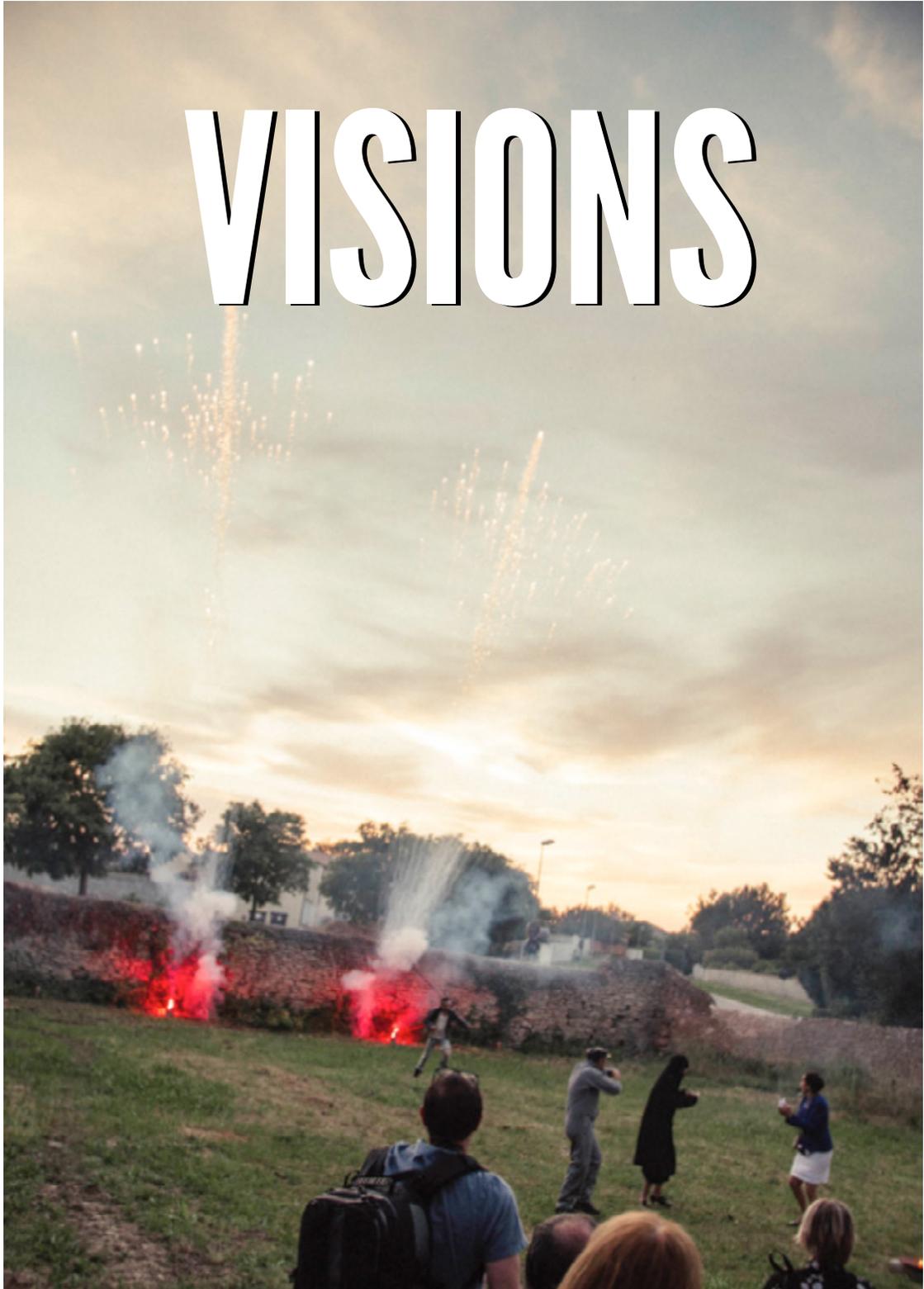


[f](#) [t](#) [p](#) [s](#) [in](#) [r](#) [e](#)

[Vie locale, Jegun](#)

La compagnie Gérard Gérard, en résidence à La Petite Pierre au mois de mai, travaille sur une nouvelle création, «Zombies», un «spectacle mort vivant» sur nos rapports au smartphone et à internet, partant de l'idée que l'humanité est en train de muter vers, peut-être, la fin de l'homme tel que nous le connaissons. Cette création originale, mêlant théâtre, technologies, danse et argile, sera présentée au public en septembre et en avant-première à La Petite Pierre, vendredi 10 mai, à 19 heures. Tels des lanceurs d'alerte, les comédiens se lancent dans un sujet crucial, au cœur de notre temps, et qui devrait relever de la santé publique à plusieurs niveaux : social, sanitaire et biologique, écologique, économique, psychologique et politique. Avec en ligne de mire, une addiction fort répandue, qui inquiète l'Organisation mondiale de la santé (OMS) : la «nomophobie» ou la peur d'être dépourvue de son téléphone portable. Sur le plateau, un powerpoint volontairement défaillant et de multiples accidents de réseau. Comment savoir vivre avec et sans son téléphone portable ? Le spectacle est tourné vers le corps, l'écoute, le groupe, la danse, le lâcher prise et le jeu. «Trouver son clown» est une formule répandue dans l'art théâtral et clownesque, chaque interprète ayant effectivement un clown à lui, sorte de double de lui-même doté d'un nez. Cette expression est ici reprise en version zombie et travaillée avec les notions de métamorphose, de pourrissement progressif, de contamination, d'effet de masse. L'histoire de la figure du zombie à travers le monde sera également évoquée lors de cet atelier. A partir de 14 ans. Tarif : 5 €. Renseignements au 05.62.68.19.00.

VISIONS





«Ode à la rue» : de surprises en surprises !

Les deux soirées déambulatoires organisées en partenariat par Eurek'Art, Avec, le GRAPh et la compagnie Gérard Gérard, ont connu un beau succès et ont surtout procuré un immense plaisir aux spectateurs marcheurs. Basé sur l'histoire du village, avec une liberté poétique et burlesque de bon goût, le groupe des spectateurs du samedi, comprenant une bonne centaine de personnes, avait rendez-vous près du monument aux morts avec le guide de ce parcours, Claire, tailleur bleu, chignon strict, phrasé d'hôtesse de l'air et indéfectible sourire. Ce sourire, justement, évoluera en petits rictus très rapidement avec l'intervention plus que bruyante d'un homme épris de boissons. Certains ont compris, d'autres pas : le spectacle vient de commencer et ce philosophe «saoul» fait partie de la troupe !

Les saynètes se succéderont au fil des bâtiments avec la participation des acteurs amateurs et bénévoles du village. Durant la Seconde Guerre mondiale, Alzonne a vu bon nombre de ses maisons réquisitionnées, obligeant les familles à n'occuper qu'une seule chambre pendant que les militaires allemands investissaient le reste de l'habitation, une période difficilement vécue par la population et que les auteurs ont particulièrement bien rendue, une pointe d'humour en plus.

C'est au bord de la Vernassonne, choisie à la place du Fresquel pour des raisons de sécurité, que les acteurs feront revivre les apparitions qui se sont déroulées en 1913 auprès de trois jeunes filles. Leur fine écriture permettra à chacun de faire son opinion, sans parti pris sur la réalité ou non de ces apparitions. Les auteurs ont vraiment fait preuve d'une réelle écoute de la population pour que ce spectacle soit le leur.

De retour au parc municipal, un superbe travail vidéo réalisé par le GRAPh attendait le public marcheur, avec des visages en trois dimensions animés qui ont surpris et fasciné les participants. Un repas sur inscription et la visite libre des expositions photos ou artistiques d'Eurek'Art et du Graph, clôturaient cette exceptionnelle soirée.



«Ode à la rue» : c'est votre histoire !

Claire Schumm, artiste et metteur en scène de la compagnie Gérard Gérard, a établi son quartier général jusqu'à jeudi 25 à la médiathèque d'Alzonne, afin de rencontrer un maximum d'habitants qui souhaiteraient lui confier histoires et anecdotes concernant le village. Cette recherche servira de base pour la création d'un grand spectacle de rue déambulatoire, joué les vendredi 3 et samedi 4 juin.

Cerise sur le gâteau, des habitants volontaires seront conviés à y participer activement et bénéficieront d'un stage de théâtre d'un week-end, dont les dates seront fixées lors de la présentation du projet qui se déroulera le mardi 23 février à 18 h 30 à la médiathèque. Cette réunion aura lieu en présence de M. le maire et des représentants des associations à l'initiative du projet, Avec, Eurek'Art et avec le concours du FEP d'Alzonne, les habitants du village y sont cordialement invités.

Vous pouvez contacter Claire au 06 83 21 85 25 ou claireschumm@yahoo.fr



«Ode à la rue» : devenez acteur bénévole

C'est devant un parterre de personnes intéressées que la présentation du projet de spectacle déambulatoire «Ode à la rue» a eu lieu dernièrement à la médiathèque d'Alzonne. Les représentants des associations partenaires (Avec, Eurek'Art, FEP d'Alzonne) étaient présents. Après une présentation générale par Frédéric Raynier, Claire Schumm, de la compagnie Gérard Gérard, a détaillé la mise en place du projet et a répondu aux nombreuses questions des participants. Pour des raisons évidentes de confort et d'écoute, la visite guidée du village, ponctuée de tableaux théâtraux et d'embuscades poétiques, sera reconduite à l'identique sur deux jours, les 3 et 4 juin prochain. Cela permettra au public d'en apprécier toute la magie éphémère.

De nombreux Alzonnais ont participé à la transmission d'informations et d'anecdotes liées à la vie du village, qui va revivre ces périodes à travers un travail artistique. Le point de départ a été inspiré par l'histoire des visionnaires (enfants puis adultes, pendant plusieurs mois, auraient été témoins d'apparitions sur les rives du Fresquel) et naturellement en corrélation avec le mythe de Cassandre (déesse grecque pouvant voir l'avenir, qui punit et ne sera crue de personne).

Claire Schumm précisa les dates des stages de théâtre gratuits ouverts aux Alzonnais qui les amèneront à participer à ce spectacle déambulatoire en tant qu'acteurs bénévoles. Ces formations se dérouleront à la salle polyvalente d'Alzonne, les 16 et 17 avril et les 21 et 22 mai, de 10 heures à 18 heures. Ces stages gratuits obéissent à quelques conditions : être âgé d'au moins 16 ans, être disponible impérativement les 3 et 4 juin et participer à une répétition (vers 18 heures) un jour de la semaine qui précède le spectacle, ainsi que, pour des raisons liées aux assurances, être adhérent au FEP d'Alzonne. Les personnes intéressées pourront prendre part à l'un ou l'autre de ces stages ou bien encore aux deux, chaque module débouchant sur une scène différente. Pour vous inscrire contactez le FEP, tél. 04 68 78 14 11.

LA COMPAGNIE
GERARD
GERARD



SURMÂLE(S)

JULIEN BLEITRACH, FRANÇOUA GARRIGUES
ET ALEXANDRE MOISESCOT

POULI
POLE DES
ARTS URBAINS

adami

CONFLUENCES

THEATRE DE L'UNITE

LA GÉNÉRALE

La Matière
du Mezz

ANIMAT
DU CLAN
DES ARTS DE LA
SCÈNE ET DU PRÉSENT

SPEDIDAM

de ROLLANFONDO

Le Journal du Dimanche

Quête de sens sur les planches

AVIGNON EN OFF - Une pièce fait parler d'elle en Avignon Off :
une création qui s'attaque, entre autres, aux crises existentielles du théâtre actuel.



Le danger du mauvais théâtre qui ne croit plus en lui-même, et de l'impuissance émotionnelle sous forme de saynètes insensées, se trouve au cœur de *SurMâles(s)*, nouveau projet de la compagnie Gérard Gérard. La pièce démarre bien, forte de ses questionnements et de ses envolées absurdes plongeant les comédiens dans un drôle de pétrin, le tout bercé par un ton mordant et ingénieux, étayé par une suite de scènes prises au piège d'un propos glissant qui interpelle l'air vicié du temps, la dictature de l'immédiateté et des satisfactions virtuelles.

Portés par une belle complicité, bourrés d'énergie, Alexandre Moisescot, Maxime Donnay et Julien Bleitrach incarnent des comédiens égarés. Assez fous pour se tirer dans le pied, ce sont des mâles programmés pour dominer la situation. Ils remuent toutes sortes de motifs illustrant une folle époque exposée à la démagogie et aux fausses valeurs, un monde karaoké, emballé, déconnecté de lui-même alors qu'il n'a jamais été aussi connecté.

Pour ce faire, ils se moquent de tout, comme si tout avait déjà explosé. Et font tout à l'envers, de leur final d'une noirceur et d'une violence digne d'un mauvais polar asiatique, jusqu'à cette aube poétique désenchantée. Entre temps, Superman et Johnny Hallyday auront mis leur grain de sel... Bref, cela part dans tous les sens, le jeu l'emporte parfois sur le propos mais c'est fait pour, avec bonheur et sans prétention. Avec une écriture finaude et des comédiens prometteurs, cela tient vraiment son diable de rythme. Dommage que la troupe ne reste en Avignon que jusqu'au 17 juillet. Au mois d'août prochain, en plein air, on pourra la retrouver au festival de théâtre de rue d'Aurillac.

SurMâle(s), 18h50 au Nouveau Ring, jusqu'au 17 juillet (tél. 06 58 21 34 36)

Alexis Champion - leJDD.fr
jeudi 14 juillet 2016

LA GALERIE DU SPECTACLE

Le magazine du Théâtre et de la Marionnette

Dans l'espace enfumé d'un restaurant chinois, trois hommes en costume sont attablés. Les mines sont graves ou inquiètes, la tension palpable. Tout à coup, alors que le malaise culmine jusqu'à exploser, ça explose justement : une fusillade s'abat sur les truands qui ripostent, roulent au sol, esquivent, sautent en tous sens. Ils sont morts à présent. Et oui. **C'est fini. Ça va commencer.**

La Compagnie Gérard Gérard est indéfinissable. Du moins, l'on doit pouvoir en saisir l'essence avec le recul des années, après avoir assisté à plusieurs de leurs pièces en salle ou en rue, ou à quelquesuns de leurs courts (et long) métrages. Comme on dresse un plan d'ensemble, un paysage. **La compagnie Gérard Gérard est un paysage accidenté où d'une création à l'autre, tout peut arriver.** Parfois ils sont une dizaine sur le plateau ; parfois il n'y en a qu'un seul. Ceux qui auraient assisté à leur «Pyrame et Thisbé» seront moins désorientés que d'autres à la vue de «SurMâle(S)», qui **repose sans détour la question du public, cruciale.** Les comédiens se montrent désarmés, vulnérables face à nous, dans un réel désir d'échange et de partage. Les prises à parti, réelles ou faussées, nous sortent de notre zone de confort.

Mais outre ce rapport particulier au regardeur qu'impliquait déjà **leur magnifique «Pyrame et Thisbé»**, c'est au même désir que puise «SurMâle(s)». Il réunit le même trio (ou presque) et surtout la même envie de jouer comme un instant de tous les possibles, un espace de liberté totale, un défolement et une revanche sur l'existence. **C'est flamboyant, détonnant. Cela parle des rêves. De ceux de la petite enfance de l'imagination d'un bonheur idéal,** je veux être princesse ; de ceux formés la nuit quand l'inconscient s'emballe et laisse surgir des images absurdes. Ainsi le spectacle repose énormément sur le visuel, malgré le rien de décor les accessoires vont et viennent, colorés et incongrus, reviennent (une statuette chinoise de chat porte-bonheur comme un gimmick évolutif). On a beau ne voir que trois hommes se démenant beaucoup, certaines scènes s'impriment durablement pour reparaître plus tard, comme les réminiscences d'un songe. **Et comme le déroulement d'un songe, cela avance avec la fluidité propre aux associations d'idées :** un personnage en devient un autre, une scène évoque une précédente et lui fait échos, les situations glissent sans heurt, insensiblement, et pourtant l'on passe du coq à l'âne (ou du cochon au chien). Parfois cela se rompt, sitôt qu'un rythme pourrait s'installer il est immédiatement cassé. Que ce soit sec ou très doux, ce drôle d'enchaînement génère **un équilibre qui refuse toute place à l'ennui** et rend la grosse heure de spectacle trop courte, à peine une mise en bouche. **On ne peut raconter «SurMâle(s)», car «SurMâle(s) n'est pas un récit.** Mais ce n'est pas pour autant qu'il ne raconte rien, au contraire : quand «Pyrame et Thisbé» gardait de bout en bout sa légèreté jusque dans les scènes tragiques, le rire de SurMâle(s) est un rire jaune, grinçant, empesé d'un fond que l'on sent prégnant et très personnel. Il y a de l'intime là-dedans. Quoi, on ne sait pas exactement, comment démêler la fiction du vécu, les deux fusionnent certainement pour nous livrer la trace de ce que l'on a tendance à trop communément appeler un « message ». Ce qui ressort, principalement, est **le rôle des hommes dans notre société actuelle.**

A propos des femmes cela est dit et redit, on nous demande tout et son contraire. Ce à quoi l'on pense avec moins d'évidence, par contre, c'est que ce qui est valable pour les femmes l'est tout autant pour les hommes. Pas de raison que ce soit toujours les mêmes qui trinquent. Sans défauts, pas de vivant : **du trop lisse, et ce trop lisse on sent que les Gérard Gérard n'en veulent pas. Ils ont une dent contre les discours de bien-pensance, contre les injonctions quotidiennes, et vont s'appliquer durant le spectacle à décimer une à une toutes les images de la masculinité.** Chaque facette en est explorée, et ces propositions interviennent comme les éclats passagers d'une boule disco, s'avancent puis partent en fumée. Et toujours dans ce jeu qui sait passer du bouffon au sensible, du grave au burlesque. Le tout avec des références aussi savoureuses que populaires, telle que la figure du super-héros salvateur (Superman) ou Johnny Hallyday. Ce titre de «**SurMâle(s)**» nous renvoie bien sûr à Jarry et son roman *Le Surmâle*. En excellent visionnaire, Jarry proposait une idée de l'homme surpuissant dans sa forme et sa performance (notamment sexuelle) reproductible à l'infini, rejoignant les délires d'une naissante société de la machine et de la productivité à outrance. Reflétant à leur tour leur époque, les Gérard Gérard expriment la schizophrénie d'une masculinité protéiforme et trouble. D'où l'aspect disloqué du titre, d'où son pluriel qui se termine sur une parenthèse inachevée : il n'y a ni finitude, ni réponse possibles face à une telle intransigeance.

À part cette question masculine, **c'est à la totalité de la société actuelle que «SurMâle(s) s'attaque.** Sont singées et mises à mal, pêle-mêle : les soit-disant valeurs françaises et leur idéalisme suspect, la démagogie d'une politique où gauche et droite finissent par se fondre en un même discours providentiel, l'abêtissement d'un individu trop bon public qui avale tout sans discernement, du divertissement vaseux à la malbouffe aseptisée... Un monde fait de faux-semblants où le spectacle tient lieu d'effectif, où le spectaculaire remplace toute réflexion. Un monde faux joué avec du faux, des masques de latex et des flingues en plastique, un monde déréalisé version kitsch où ce sont les sosies de Johnny qui mènent le show. **La somme de ces incongruités est une pièce indéfinissable qu'il faut voir pour saisir. Une pièce qui n'aurait pu être faite que par des hommes, qui n'aurait pu être faite que par les Gérard Gérard surtout.**

Lisa Dumas

Alternatives théâtrales

Le blog de la revue Alternatives théâtrales

Est-ce que vous pourriez essayer de nous définir la conception du théâtre de Gérard Gérard, ou la vôtre plus personnellement ?

Julien Bleitrach : Les premières choses qui me viennent sont : un théâtre qui soit veut dire des choses, soit faire ressentir des choses mais qui ne se prend pas au sérieux. Et des créations théâtrales où le comédien a une place importante. C'est-à-dire qu'il a une place qui lui donne la liberté de s'amuser et de jouer.

Alexandre Moisescot : Je pense qu'on a toujours un rapport un peu « coquin », un rapport ludique avec un le spectateur, et deux les conventions théâtrales. Le théâtre est un art millénaire qui fonctionne sur des codes à peu près établis qui sont souvent remis en question, notamment le quatrième mur, la place du public etc. Mais il y a plein d'autres choses, il y a les apartés, un comédien qui a deux rôles... Nous on a une certaine distance, un certain humour vis-à-vis de ça, c'est présent partout. La place du spectateur peut varier selon les spectacles mais en tout cas on ne joue jamais dans une boîte, comme au cinéma, les yeux dans les yeux de comédien à comédien. Le public a toujours une place pour nous, qu'il participe ou qu'il ne participe pas, mais il est toujours impliqué. Qu'il soit pris à témoin ou bien qu'il soit considéré comme le citoyen qui élit l'assemblée qui prend la parole – dans Tempête. Il y a eu une exception c'était Les Fantoche mais sinon à chaque fois il y a ça. Donc en résumé le rapport au public et le rapport aux conventions théâtrales. Après, il y a toujours une forme d'humour dans ce qu'on fait. Même quand on monte une tragédie. Et peut-être que parfois cet humour réside seulement dans la forme, mais il y a toujours... enfin, on s'appelle Gérard Gérard quand même.

SurMâle(S est votre dernière création qui a été jouée début février à Paris, est-ce que vous pouvez nous présenter le projet ?

Alexandre Moisescot : En fait il y a deux choses. Il y a le spectacle c'est-à-dire la forme, où là on avait envie de se lâcher un peu et de se dire « produisons une forme où notre démarche va être de ne pas se poser de questions et de vraiment se faire plaisir et voir ce qui sort ». Donc on a relié ça aux surréalistes qui est un mouvement qui nous inspire pas mal, même beaucoup. Sauf qu'en fait ce principe surréaliste de lâcher-prise, de flinguer le cerveau pour laisser les formes apparaître et laisser aussi les rêves, notre psychologie se lâcher complètement – pas partir d'un texte etc. – on le fait très peu en théâtre, et là on avait envie de se donner cette espèce de cour de récréation où tout est permis y compris nos rêves à nous. Donc c'est un peu parti de là c'est-à-dire « ah Julien, de quoi tu rêves ? » .. Et après il y a le fond. Et le fond est venu de la forme, c'est-à-dire qu'à force de se lâcher il fallait essayer de rabibocher, de voir de quoi ça parlait finalement, quand on se lâche de quoi ça parle. C'est un peu comme une psychanalyse. On a tout de suite pensé à Jarry avec Le Surmâle, et SurMâle(s c'est un truc qui nous parlait par rapport à la position des hommes dans notre société, où on est des surhommes. Par exemple moi, je suis avec [montre ses enfants] Valerio en costume de Spiderman, en même temps j'ai mon petit bout de trois mois dans la poussette, je suis en train de faire une interview... Il y a ce côté-là dont on a l'habitude avec les femmes, qui est un peu considéré comme « normal », une nana doit travailler, doit s'occuper des gosses, doit faire douze-mille trucs en même temps. On a l'impression que ça de-

vient aussi un peu pareil pour les mecs, que la société actuelle nous demande beaucoup beaucoup beaucoup, qu'il faut toujours plus plus plus plus plus, qu'il faut des surhommes. Et en même temps quels sont nos rêves là-dedans, nous on a peut-être envie d'être plus que ce qu'on est. On a peut-être envie d'être de meilleurs artistes que ce qu'on est, on a peut-être envie d'être de meilleurs pères de famille que ce qu'on est, on a peut-être envie d'être de meilleurs amants que ce qu'on est, on a peut-être envie de pouvoir voyager malgré tout ça ou de pouvoir carrément changer le monde. Donc on questionne notre limite par rapport à nos rêves, à nos idéaux, et notre limite en tant qu'homme.

Julien Bleitrach : Aujourd'hui ce n'est pas évident de savoir se situer, ni d'avoir des prises de position qui soient claires, tout est un peu nivelé donc c'est difficile d'avoir envie de revendiquer quelque chose de fort, de beau, parce que c'est dur d'y croire. Et pourtant, on a envie d'y croire. Que ce soit nous par rapport à ce qui nous entoure, ou nous avec nous-même. De rêver aussi, juste d'avoir des envies, des rêves, des désirs qui nous dépassent et qui nous transportent. C'est notamment pour ça que dans SurMâle(s on parle du monde en toc, parce que ça nous a paru assez flagrant qu'aujourd'hui du jour au lendemain t'es capable de tout obtenir, avec Amazon t'as envie de quelque chose tu le commandes, avec internet t'as envie de partir au Cambodge et de voyager en deux temps trois mouvements tu prends ton billet d'avion et tu peux y aller, et donc finalement comme tout est « obtainable » très facilement, est-ce que c'est encore possible de rêver comme avant ?

Alexandre Moisescot : Et là on parle de services ou de produits, mais on peut aussi parler de gens. Par exemple pour SurMâle(s à un moment donné j'ai interviewé des nanas en leur demandant quel était pour elles l'homme idéal. Et c'était une super jolie nana, une petite pépette mexicaine de trente-cinq ans qui me dit « moi j'habite en France et franchement j'ai l'impression d'être un produit de supermarché ». Elle me parle de son aventure et donc elle va sur AdopteUnMec, elle va sur Tinder et ce genre de trucs et là c'est pareil. C'est-à-dire que ce soir j'ai envie de tirer mon coup, je vais sur Tinder je fais [mime un smartphone] « hum non non non non, ah oui elle peut-être », c'est vite-fait c'est...si on veut – parce que Tinder c'est pour tirer un coup, mais AdopteUnMec c'est pour avoir une relation – même le rêve amoureux, dont il est quand même vachement question dans le spectacle, est aujourd'hui consommable. Alors nous on est encore aux prémisses de ça, c'est le début de ces choses-là, mais [désigne ses fils] lui, ça va être ses premières expériences... Donc, quelle image de l'autre tu as quand tu peux l'avoir en deux-deux. J : Et encore, ce qui est flippant c'est que finalement tu peux consommer l'autre en deux secondes mais à partir du moment où il te fera des reproches ou quelque chose qui ne te plaira pas, tu pourras le zapper et en prendre un autre. Donc où est-ce qu'elle est la relation amoureuse là-dedans, où est-ce qu'elle est la réelle rencontre de l'autre, dans le cas où tu peux avoir seulement le positif et pas le reste. A : Je sais pas à quel point on est complètement dans notre époque parce qu'aujourd'hui il y a plein de jeunes qui sont moins libertins que les soixante-huitards et moins désabusés que les années 80-90, ou si justement on est complètement à côté qui est dans la consommation permanente y compris de l'être humain.

(... EXTRAIT...)

C'est certainement qu'il y a une espèce de fragmentation. Comme vous dites qu'il y a des figures très multiples de l'homme idéal il doit aussi y avoir des figures très multiples de comment on peut vivre l'amour, et il faut se retrouver parmi toutes ces possibilités.

A : Finalement dans les deux scènes de fin, si on réfléchit bien il y a : l'amour filial qui est abordé avec Matéo qui n'est pas là, l'amour amical qui est entre nos deux personnages et aussi nous réellement, et ces deux vieux – on ne sait pas si c'est des amis ou des amants – mais c'est à dire l'amour... le long amour quoi, la longue histoire d'amour. L'amour presque d'un couple marié. Et ces trois sphères, amour filial amour amical et amour marital, on sent dans la manière dont on les traite que ce sont des choses qui prennent des coups, qu'elles ne sont pas restées des diamants parfaits. Le fils est pris est un weekend sur deux, l'amical c'est parce que l'autre est complètement désespéré qu'on le prend par la main, l'amour marital il y a alzheimer derrière c'est quand même un suicide qui se dessine. Mais néanmoins j'ai l'impression que c'est un peu ça qu'on défend, une certaine forme de fidélité, en tout cas de profondeur où on se dit ben ouais, c'est pas idéal, et on prend des coups dans ces histoires-là mais ce sont des histoires profondes. Plutôt que du consommable et du kitsch et du toc et du MacDo et du Tinder et compagnie.

J.B. : Mais à propos des figures multiples dont tu parles, le truc c'est qu'aujourd'hui on est « capables » de travailler chaque figure. Tu veux être bricoleur, tu vas aller regarder sur internet comment bien bricoler. Donc aujourd'hui on nous demande d'être toutes ces figures à la fois, quelque part parce que ce n'est pas très compliqué de pouvoir comprendre les ficelles qui font que tu peux être un mec sensible, qui font que tu peux être un bon cuisiner et un bon bricoleur. Donc on a cette sensation-là que ce n'est pas à nous de choisir, qu'on n'a pas à choisir et qu'on doit être tout à la fois. Vous parliez des différentes formes d'amour présentées dans le spectacle, qui sont des amours cabossées, douloureuses. Mais les scènes rassemblent également d'autres éléments très hétéroclites – qui font référence autant à la culture populaire avec Superman ou Johnny, qu'à la politique, aux médias ou aux différentes formes de pouvoir – tous mis à mal, d'une manière satirique.

Quel est votre avis quant à la place de la satire au théâtre aujourd'hui ?

J.B. : Je pense qu'avec la satire, avec le fait de pouvoir se moquer, de pouvoir caricaturer, on se rassemble tous autour d'une complexité. On ne prend pas ça pour argent comptant. C'est compliqué au théâtre de proposer une scène, de proposer un spectacle avec un message qui soit clair, qui soit blanc ou qui soit noir ou qui soit gris, parce que tout d'un coup ça fait très donneur de leçons. Donc c'est vrai qu'en mettant un humour, un second degré, au moins le message est clair : voilà, on va parler de ça mais après à chacun de voir ce qu'il veut voir et de démonter, d'analyser la situation. Par exemple, notre scène avec les politiques on s'est raconté qu'elle se passe sur un plateau télé ultra bling-bling et très paillettes, donc extrêmement faux, et ça nous permet de proposer une critique de la télé, de l'utilisation des médias.

A.M. : Et une critique des politiciens. Parce que le journaliste devient le Premier Ministre du mec dont il a fait la promo. Et ça c'est

quand même très drôle si on veut, sauf que ça se passe dans la vie ! Je pense qu'il y a plein d'éléments dans notre spectacle qui appartiennent à la satire, parce qu'en fait on est très denses, c'est-à-dire que les choses s'accumulent. SurMâle(s) fonctionne sur un système d'accumulations. Très rapidement le Superman devient handicapé, les choses se télescopent super vite. Par exemple, j'étais avec Valerio au château de Carcassonne, donc il était en Spiderman, il me demande une épée de chevalier et il a un tatouage La Reine des Neiges. Et c'est ça aujourd'hui ! Tout est complètement aggloméré. Donc ça vient d'un côté satirique mais en fait on est dans une époque comme ça. Je pense que le rythme du spectacle correspond au rythme de notre époque, où tout va vite : « ah l'ennemi c'est Daesch ! Oh putain salauds de terroristes ! ». Attends mais qui l'a financé, d'où sort Daesch exactement ? On sait pas, on s'en fout, on va plus vite que ça. Et tout est une caricature. A propos de la satire, pour moi le truc le plus énorme du spectacle c'est quand [s'adresse à Julien] tu fais la remise des Oscars et qu'on revient en handicapés, là les gens craquent parce qu'en fait c'est de l'humour grinçant, sur de l'humour grinçant, sur de l'humour grinçant. Ce n'est pas de la farce bon enfant, Beaumarchais à l'époque qui inversait le rôle de maître et esclave, ce n'était pas juste de la comédie, il y a un message derrière tout ça, ça pique. Et je le vois dans cette scène-là particulièrement, là c'est la scène de trop. On arrête de rigoler, ça devient carrément ultra glauque. On fait de l'humour un peu noir, un peu grinçant, sauf qu'on l'accumule. Et on s'est souvent dit ça tous les deux : c'est un spectacle violent, sombre, qui a des allures de comédie. Mais en fait ça ne fait que grincer, jusqu'à un moment où ça grince trop et là il y a une espèce d'explosion de confettis pour ensuite basculer dans quelque chose de beaucoup plus sensible et de beaucoup plus doux. Tout le monde est au courant de ce dont on parle mais le fait de les montrer comme ça et de forcer le trait, les gens le prennent bien plus dans la tronche.

Vous parliez de la participation du spectateur, et que justement la représentation de rue amène plus de participation active de la part du public. Quel est le rapport au spectateur que vous voulez entretenir, est-ce que vous aimeriez que les gens s'investissent plus en allant au théâtre que ce qui est actuellement admis, est-ce que vous pensez que la chose soit possible ?

A.M. : Moi ce que j'aime au théâtre c'est quand on est dans le présent à fond. Pour moi c'est là qu'est l'essence de notre art, c'est le présent et c'est : le temps, le temps présent, et les gens qui sont en face, tout le monde qui est là. Les techniciens, les comédiens, le public. Si on arrive à un moment donné à tous se prendre en compte, on peut arriver à une espèce de sentiment que je n'ai jamais éprouvé ailleurs qu'au théâtre, qui est une espèce de sentiment de communion, où on ne se connaît pas, et tout le monde est heureux d'être là ensemble. Et ça c'est presque sacré comme émotion. J : Personnellement quand je vais au théâtre, ou quand je vais voir un concert, je suis parfois content juste d'être spectateur. Je suis fatigué de ma journée, et je viens pour que quelqu'un me fasse un cadeau. Un groupe de musique, je viens pour qu'ils me donnent une énergie, ils me donnent un truc, je suis content qu'on ne me fasse pas monter sur scène et qu'on ne m'en demande pas trop. Donc non, je pense qu'on n'a pas forcément envie de plus aujourd'hui de la part des spectateurs. Au contraire parfois on demande des choses aux spectateurs et je suis touché et impressionné de ce qu'ils donnent.

(... EXTRAIT...)

La Coulisse

GLISSEZ À L'INTÉRIEUR DU SPECTACLE

COUP DE CŒUR : *SurMâle(S)* de la Cie Gérard Gérard

Passer toute une soirée à Confluences avec la Compagnie Gérard Gérard, c'est entrer - entre cinéma, théâtre et musique - dans un univers lyrique où tout peut arriver, notamment avec la toute nouvelle création de la compagnie, *SurMâle(S)*. Farce théâtrale, poétique et burlesque, portée par un trio infernal et vraiment bien barré (Julien Bleitrach, Maxime Donnay et Alexandre Moisescot) *SurMâle(S)* nous emmène dans un restaurant chinois de Belleville, entre chien et loup comme ils disent. Du moins c'est comme ça que ça commence...

D'animaux, il n'est nullement question. Quoique... les trois trublions nous font passer du coq à l'âne avec une narration complètement éclatée. Mais ce n'est pas pour autant que *SurMâle(S)* ne nous raconte rien. On y parle du rôle des hommes dans notre société actuelle, de leurs songes, rêveries et fantasmes. Où les trois «mâles» n'ont pas peur de ségratigner au passage. Et où chacun-chacune trouvent un écho dans notre monde de faux-semblants, fait de tics et de tocs, de leur rêves cabossés et de leur envie de se relever. Toujours. Très bien écrit, superbement incarné, presque magique. Enfin la claque qu'on rêvait de se prendre...

Tout simplement : JUBILATOIRE !!!!!

Marthe Drouin



Théâtre du blog

la juste mesure du spectacle



Surmâle(S - Compagnie Gérard Gérard
Festival d'Aurillac 2016

L'ombre d'Alfred Jarry rôde sur ce spectacle hautement absurde, dont on prend plaisir à ne pas toujours saisir le fil rouge. La représentation prend place dans cette cour d'école où les compagnies mettent leurs recettes en commun, le Collectif des Chevronnés.

Alexandre Moisescot, Julien Bleitrach et Maxime Donnay entrent en scène coiffés de têtes de canard, de chien et de cochon. Ils se mettent à table, le chien fume, le cochon ouvre un journal, ils s'esclaffent, boivent un café, rugissent, se tirent dessus, se relèvent.

On annonce un débat, ayant « marre de brailler du théâtre de rue », mais le public est là. Nombreux. Très nombreux au vue de la situation géographique de la cour par rapport au centre d'Aurillac.

« Au début, c'était des performances pour les pizzerias, moi c'est Tadeusz Kantor, l'acteur n'est pas un objet, mais l'objet est un acteur... » affirme Alexandre. Ils se disputent, esquissent un petit ballet avec des ombrelles, Alexandre se coiffe d'une perruque verte, brandit un drapeau tricolore : « De quoi rêvent les Français ? ». Une sorte de SuperDupont introduit ce qui devient peu à peu, finement, sans qu'on le voit venir, un débat politique où la parole est donnée, pour de vrai, puis pour de faux. On pose des questions ridicules sur les engagements, on annonce la dissolution de l'Assemblée Nationale, Superman débarque sur un engin à roulettes, on s'étreint dans un caddie, un chat doré surgit de ces amours...

Tout dégénère dans une débauche totalement foldingue. « Arrête de douter, ton texte est fin, peu d'acteurs de rue sont de vrais acteurs ! »... Il fallait oser.

On rit, on sèmeut, on est surpris même si l'on a parfois le sentiment de ne plus savoir trop où donner de la tête dans cette débauche d'objets tirés d'un magasin de Walt Disney, bercée par un humour franchement décapant qui ravit un public fort ombreux.

Il existe également une version pour salle de spectacles, plus concentrée, qu'on aimerait voir.

Edith Rappoport

Indre-et-Loire spectacles

Sortie de résidence au pOlau



Trois des douze comédiens composant la compagnie Gérard Gérard ont proposé au public un aperçu de leur travail de création réalisé pendant leur semaine de résidence effectuée au pOlau (pôle des arts urbains). Certaines scènes de leur nouveau spectacle, *Surmâle(S)* (prévu pour février 2016), ont ainsi été mises bout à bout, et les acteurs, après avoir présenté les prémices de leur création, ont expliqué aux spectateurs que l'œil extérieur leur était important, afin d'avoir leurs ressentis et impressions. Une manière d'être et d'agir qui correspond intégralement à l'état d'esprit de la compagnie des Pyrénées-Orientales qui « aspire à ne pas se fixer de limite et à continuer de questionner le rapport au public, le rapport au réel et à l'illusion ». Ils ont, en une heure, déchaîné un public en plein après-midi : rires, four-rires, larmes, surprise. Les spectateurs, conquis, ont ovationné cette oeuvre originale, surréaliste et touchante. Avec « *Surmâle(S)* », le pari est largement atteint pour la Cie Gérard Gérard, puisque les questionnements annoncés, relatifs à notre monde en toc, au vrai et au faux, à nos rêves préfabriqués ont été abordés tout en finesse et sans que personne ne voit rien venir. À la manière de Jarry, les acteurs- auteurs nous embarquent tout au long de la représentation, destinée à être plus longue une fois le spectacle finalisé. Quant au pOlau, l'accueil de ce genre d'événement prouve, encore une fois, sa place primordiale dans la recherche, l'expérimentation et les ressources « arts et villes ».

CÉCILE
GUÉRIN

NICOLAS
BEDUNEAU

Sans Déconner

UN ROAD MOVIE POST-MORTEM
D'ALEXANDRE MOISESCOT



Sans Déconner – UN FILM D'ALEXANDRE MOISESCOT

UNE PRODUCTION LA COMPAGNIE GÉRARD-GÉRARD, LE COINCOIN DE MA TÊTE ET KALIMAGO FILMS

UNE CO-PRODUCTION DU FRESNOY, STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS ET DE LA GÉNÉRALE

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION LANGUEDOC-ROUSSILLON, DU CONSIL DÉPARTEMENTAL DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

ET DE LA VILLE DE RIVESALTES. AVEC CÉCILE GUÉRIN ET NICOLAS BEDUNEAU, YANO IATRIDES, MICHEL PICOD, JULIEN BLETTRACH, JOHAN LESCURE,
MICHAËL FILLER ET YVES MAUFFREY – CHANSONS DE CASSE GUEULE – MUSIQUE ORIGINALE DE JOHAN LESCURE ET MICHAËL FILLER – IMAGES CHARLOTTE MICHEL
ET ALEXANDRE MOISESCOT – DIRECTION TECHNIQUE CHARLES VEDEL – SON ANTOINE VIALLEFOND, FRANÇOIS-XAVIER DELABY ET ANTOINE DESRATS

MONTAGE PAMELA MADDALENO ET ALEXANDRE MOISESCOT – MIXAGE JOHAN LESCURE ET FRANÇOIS-XAVIER DELABY – ÉTALONNAGE GUILLAUME FAURE

Tous droits réservés – DÉPOSÉ LE 04/11/2015 – VRAIEN CORIS D'ORIENTAIRE



LE FRESNOY
STUDIO
NATIONAL
DES ARTS
CONTEMPORAINS



Région
Languedoc-
Roussillon



LA GÉNÉRALE
www.la generale.fr



LA COMPAGNIE
GÉRARD-
GÉRARD



K

REPORTAGE SUR LE TOURNAGE,
FRANCE BLEU ROUSSILLON

Silence ! On tourne dans le département

La Cie Gérard Gérard prépare un long métrage...

On tourne en ce moment dans les Pyrénées-Orientales. La Cie Gérard Gérard, une compagnie de théâtre professionnelle de Rivesaltes, tourne un long métrage intitulé "Sans déconner". C'est un film à petit budget, qui peut se faire grâce à une équipe volontaire et de bénévoles. Comme le Harley Club 66 d'Elne.

Les Gérard-Gérard s'attaquent au cinéma

La compagnie de théâtre basée à Rivesaltes sortira son premier film, un poil déjanté, dans un an.



Le premier film des Gérard-Gérard sera à découvrir dans un an dans les salles de cinéma.

Tourné exclusivement dans le département, le premier film de la compagnie de théâtre des Gérard-Gérard, *Sans déconner*, libre adaptation de *La divine comédie*, ne devrait pas passer inaperçu dans le paysage cinématographique départemental. Il faut dire que cette comédie dramatique, dont le tournage vient de se terminer, représente assez bien l'univers de cette troupe basée à Rivesaltes, qui a pris ses racines à l'École du théâtre national de Chaillot il y a huit ans de ça.

■ Descente aux enfers

Alexandre Moisescot, réalisateur parle « d'un film en forme de road-movie post-modern. C'est l'histoire de la descente aux enfers d'un couple le jour de leur mariage. Un jour particulier puisque c'est aussi le jour de leur mort. C'est un cinéma à la fois fantastique, mais aussi très sensuel et poétique. On commence par la comédie pour finir par le drame. Un cinéma qui a des "couilles", mais très esthétique ». Un film choral qui est au stade de la post-production et

qui devrait se retrouver dans les salles à Montpellier, Perpignan, Argelès et Cerbère d'ici un an. Avant cela, *Sans déconner* vivra sa vie de film "traditionnel" dans les différents festivals de cinéma. « On cherche un distributeur pour la France. On reste cependant avec des financements limités : 25000 € pour le tournage et environ 20000 € pour la post-production ». Un tournage donc rendu possible par la collaboration d'institutions. « On a beaucoup tourné au centre hospitalier de Perpignan qui est sur le coup un

vrai partenaire. On a reçu également le soutien du club Harley Davidson 66 d'Elne puisque les motards sont des personnages importants du film ». Une ambiance tragi-comique empruntée à l'univers de Groland, « faire un film, c'est faire une mayonnaise » comme le signale Alexandre Moisescot et qui avoue avoir été influencé pour ce film par Federico Fellini, Kervin et Delepine (la bande de Groland), Bertrand Blier ou encore Michel Gondry.

Julien Marion

Bientôt des ateliers cinéma

● Apprendre le cinéma avec un autodidacte. Voilà qu'après avoir réalisé son premier film, la troupe d'Alexandre Moisescot s'essaye à l'atelier de cinéma à destination des adultes. Deux samedis par mois (lancement le 4 octobre) pendant quatre heures, le réalisateur de *Sans déconner* propose dans le théâtre des Hautes Rives de Rivesaltes d'apprendre le septième art. « Ce n'est pas une école de cinéma. Cela consiste

à développer son imaginaire, son sens critique et sa culture cinéma. A la fois connaître les techniques photographiques et les prises de vue, mais aussi apprendre les bases de chaque étape de la fabrication d'un film comme par exemple savoir parler en public de son film. Tout est permis et tout sera fait maison que ce soit l'écriture, le tournage, le montage ou encore les décors ».

► Rens. au 04 68 38 07 32.

LA GALERIE DU SPECTACLE



Sans Déconner

un premier film étrange, drôle et bouleversant

Nous avons rencontré le réalisateur Alexandre Moïscot, visionné et revisionné son oeuvre. Nous avons découvert «Sans Déconner», premier long-métrage d'Alexandre Moïscot, lors de son avant-première en 2015, au cinéma d'art et d'essai, Le Bastille à Paris. Puis une seconde fois, fin 2016, lorsque le film a été présenté au fameux Festival Cinéma Brut pour une nouvelle édition dans la capitale.

Le film bouleversant d'Alexandre Moïscot brouille les limites du genre, entre merveilleux, fantastique et surréalisme. Selon la tradition des romances tragiques, les amants de «Sans Déconner» éprouvent le rapport duel entre l'amour et la mort. Mais dans cette histoire, ce n'est pas à la fin qu'on meurt, et l'inspiration provient du mythe d'Orphée ou du long poème qui a façonné notre image de l'«Au-Delà» : «L'Enfer» de Dante. Sur les traces des amants, on explore une réalité post-mortem à laquelle le désir amoureux ne succombe pas. Ce film improbable et inventif est une célébration radicale de l'amour dont on envisage les polarités – singulier et universel – vie et mort.

Etrange histoire d'amour, où la trivialité de la vie quotidienne est révélée – un baiser au dessus de la cuvette des toilettes après une dispute violente, aussi bien que le désir absolu de liberté – dans un fantasme, la mariée fuit avec des bikers en Harley Davidson – des clichés drôles mais marquant l'irréductibilité du sentiment à un monde étriqué. Le récit est un songe et les fuites, baisers, larsins et accidents commis par les amoureux apparaissent dans des scènes éclairées. La temporalité de la narration est déstructurée, comme si l'histoire était une oeuvre froissée et coupée dont le réalisateur a reconstitué le puzzle, faisant apparaître l'envers de l'image, des déformations, des vides elliptiques, des ombres, des reflets de lumières et des soupirs. Le ciselage des séquences est toutefois très précis, chaque scène est travaillée littéralement comme un tableau, composant un univers esthétique surréaliste.

Subvertissant la morale des contes d'amour, le film d'Alexandre Moïscot fait sauter un verrou, parce qu'il montre que le sentiment amoureux surgit en contrariant les interdits, malgré la souffrance, dérivant infiniment au-delà des contraintes qu'on lui attribue. Le film philtre nos désirs, interroge l'image, libère ses personnages du cadre de la caméra. Ce conte merveilleux, au lyrisme sombre de Jim Jarmusch et à l'humour absurde de Quentin Dupieux conjugue la créativité du travail artisanal et la qualité de la technique.

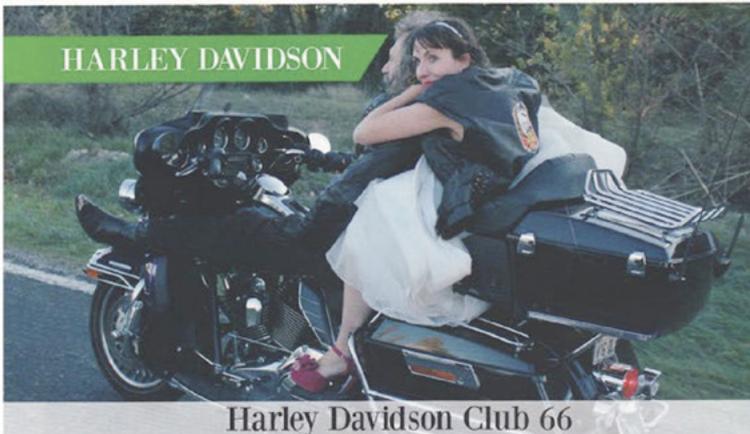
C'est autour de sa compagnie de théâtre Les Gérard Gérard, qu'a été engendrée l'oeuvre d'Alexandre Moïscot. La troupe s'est servie de son théâtre personnel et de ses réseaux pour nourrir matériellement et financièrement le film. Finalement, la qualité esthétique de ce film auto-produit provient d'une rigueur de travail, celle des techniciens de l'école Louis Lumière notamment, et de la prise de risque par les acteurs et l'équipe de tournage. Tournées en cinq sessions, sans storyboard, les scènes s'improvisent en fonction du paysage qui sert de décor, de la lumière et de l'inspiration. Aussi, celles-ci ont été l'oeuvre d'une économie de montages et de retouches. Chaque scène a été tournée en une prise...les acteurs ayant ainsi opéré une fusion entre le travail scénique théâtral et cinématographique.

«Sans Déconner» n'est pas le genre de films classé grand-public, ni une de ces comédies aux ressorts humoristiques maintes fois éprouvés, ni un drame familial. Ces catégories de films servent la normalisation des critères de distribution cinématographique. Aussi, les distributeurs et producteurs soutiennent un film à condition de pouvoir prévoir d'avance dans quelle case il sera classé. Le résultat en est un schéma de distribution hermétique. D'un côté, les spectateurs se reconnaissent et s'identifient à une classe capable d'apprécier tel type de cinéma, de l'autre, les créateurs se cantonnent à respecter des normes esthétiques, pour ne pas perturber le classement des genres.

De même qu'il a produit son film de manière artisanale, Alexandre Moïscot est contraint d'inventer d'autres manières de diffuser son film. Cette oeuvre devient ainsi pour lui l'élément déclencheur d'un projet de diffusion hors des chaînes de distributions classiques. Le challenge est de s'appuyer sur les liens existant entre divers associations et les cinémas d'art locaux. Cette initiative permettra-t-elle de créer une respiration au sein d'une surproduction cinématographique hebdomadaire, avec les mêmes acteurs connus, les mêmes réalisateurs, et un ennui qui se fait de plus en plus édifiant ? L'initiative doit permettre aussi bien qu'une prime de visibilité des jeunes réalisateurs, de démultiplier les territoires de création et de diffusion à l'inverse d'une production nationale qui se veut homogène.

ZEF MAG

ZEF MAG



HARLEY DAVIDSON

Harley Davidson Club 66

Plus qu'un mythe, Harley Davidson est un mode de vie, un état d'esprit et affiche une certaine forme de liberté avec son aigle dans le dos. Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson... Et si je meurs demain, c'est que tel était mon destin... En Harley Davidson.

Harley Davidson est vraiment une bécane à part, loin des japonaises et des européennes, c'est un mythe roulant, une dévoreuse de grands espaces et les bikers, une grande famille qui peuple la terre. Le Harley Davidson Club 66 des Pyrénées-Orientales est un des plus vieux club de France et le plus important de l'hexagone en nombre d'adhérents avec 55 membres. Le HD Club 66 fait référence dans la dénomination de son appellation au département mais également à la célèbre Route 66 qui traverse les USA. Créé en 1988, le HDC 66 est installé au marché de gros à Elne depuis août 1993. Avec plus de 22 ans de club et 19 ans de présidence, Michel Parayre s'affiche comme un biker, crinière au vent, le tatouage en bandoulière, en bon père de famille responsable, tranquille, pénétré dans ses bottes et respectueux du code de la route comme il aime à le souligner : « Toutes les franges de la société sont représentées du gendarme au retraité en passant par le comptable,

l'ouvrier ou le chef d'entreprise. Quoiqu'il en soit, le siège est ouvert à tous les motards quelles que

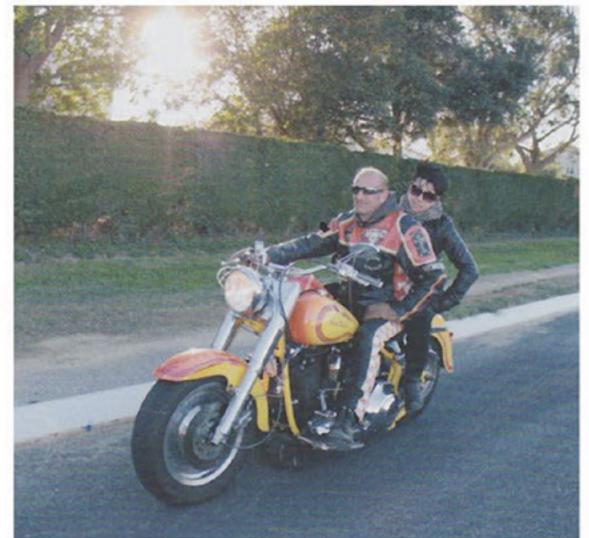
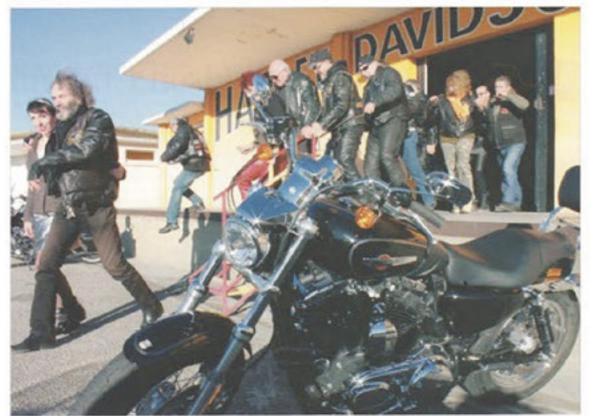


soient leurs origines, mais seuls les possesseurs de Harley peuvent adhérer au HDC 66. Pour les autres, ils peuvent rejoindre le Roussillon Custom Club 66 qui occupe les mêmes locaux. Une façon de faire participer le plus grand nombre aux activités du Club ». Justement côté activité, on la joue la poignée dans le coin. Le club est ouvert tous les vendredis soirs de 21h à 0h30 et du 1er samedi d'avril au second samedi de décembre de

14h30 à 17h30. Le 1er dimanche de chaque mois, c'est journée porte ouverte de 11h30 à 17h30 et là on s'en donne à cœur joie. Au programme, apéro, grillade, concerts. En janvier, c'est soirée galette des rois, crêpes en février et castagnes en fin d'année. Puis vient quand même le temps où l'on enfourche sa monture pour des virées aux quatre coins du département, voir en Espagne et qui finissent toujours au restaurant ou dans la nature en pique nique.



ZEF MAG



MOTO / QUAD

Plus de 200 bikers dans les P.O. C'est également un club fédérateur au sein de la FD puisqu'ils ont organisé en 2004 et 2005 deux semaines bike qui a rassemblé plus d'une centaine de bécanes. En 2007, ils organisent l'assemblée générale de la Fédération HDC et ce n'est pas moins de treize rassemblements Internationaux à leur actif dans le département. Autant dire qu'ils ont une solide expérience de l'organisation. Ainsi, La Fédération Nationale leur confie une fois de plus l'organisation de l'assemblée générale des HDC de France en 2013. Et ce n'est pas moins de 200 personnes qui sont attendues à Elne pour ce grand rassemblement. Il y aura les représentants des 30 clubs adhérents à la FD, bien évidemment le président national et des invités de marques que sont le maire d'Elne Nicolas Garcia ou encore le Conseiller Général du Canton Marcel Mathieu qui s'investissent chacun à leur niveau pour le bon fonctionnement des manifestations. La journée s'achèvera par une grande soirée pour commémorer les 25 ans du Harley David



son Club 66. Show devant, on déboule sur la roue arrière ! Enfin, le HDC 66 a participé dernièrement au tournage d'un film réalisé par Alexandre Moisescoat de la Compagnie Gérard Gérard à Rivesaltes. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur cette actualité dans quelques mois, lors de la présentation de ce long métrage. L'émblématique requin des bikers des P.O.,

dessiné par Coyote le réalisateur des BD Littel Kevin aux Editions Loubatière ou encore Mammouth et Piston, n'a pas fini d'avaler du bitume, histoire de faire prendre l'air aux chromes tout en lubrifiant la culasse.

Jean Philippe Lapeyre



Harley Davidson Club 66

ELNE

Quand les motards font leur cinéma

«Sans déconner» est le dernier film de la Compagnie Gérard Gérard où le «HDC66» joue un rôle et enlève une mariée.



► La mariée sur la moto du président et à gauche, le clap de la séquence.

La Compagnie Gérard Gérard, basée à Rivesaltes, tourne, en ce moment, un film intitulé «Sans déconner», réalisé par Alexandre Moisesco («Le Coin Coin de ma tête»), dans les Pyrénées-Orientales. Dernièrement, à partir de 14h30, une série de prises de vue a eu lieu au marché de gros, avec une séquence spectaculaire: Le Harley Club 66, fort d'une vingtaine de machines toutes plus rutilantes les unes que les

autres, pilotées par les motards expérimentés, ont, au terme de péripéties amoureuses de l'héroïne, prévues par le scénario, emmené et accompagné la mariée, sur

la moto du président, Mick Parayre, devant la caméra dirigée par Alex et son équipe. Malgré un froid glacial, un vent des plus violents, la ronronnante participation de ce club (un des plus grands de France en nombre d'adhérents) n'a pas failli. Tous les membres du HDC66 qui le pouvaient avaient répondu présent à l'appel de leur président. C'est dans une ambiance bon enfant, habituelle à ce club, que chacun (motards et équipe de tournage), venait, entre deux séquences, se réchauffer devant le feu de la cheminée du local du siège départemental. La Compagnie Gérard Gérard a pu réaliser la séquence grâce notamment à Kalimago Film, pour l'aide technique et logistique.

Perpignan Narbonne Carcassonne Argelès Céret Lézignan Pyrénées Quillan Agly Castelnaudary Limoux

Le tour de "la France créative" d'Ulule.com fait une halte à Perpignan (VIDEO)



Le site développe son activité dans l'Aude et les P.-O. PHOTO/Philippe Rouah

Le site internet de financement participatif était jeudi à Perpignan à la rencontre de ses porteurs de projets.

Ils n'étaient que trois, ce jeudi matin, au café de la Source à Perpignan mais c'est une force de frappe de 280 000 internautes qu'ils représentaient. Trois des douze salariés de Ulule.com, le leader européen des sites internet de financement participatif, étaient en Catalogne à l'occasion d'un tour de France des projets financés par leurs internautes. 3 150 l'ont été en France, dont quelques-uns dans le département. Du tournage d'un film de la compagnie des Gérard-Gérard au dépôt-vente pour enfants les Petits Poissons, les projets catalans sont ainsi de plus en plus nombreux sur Ulule.

ENTRETIEN BD

publié dans la revue culturelle
«AIE - SOYONS DESINVOLTES»

Ce 29 Octobre 2015, Gaëlle Ménard est allée au cinéma La Bastille à Paris voir l'avant première de *Sans Déconner* d'Alexandre Moïseicot. Elle nous raconte : « J'ai eu la chance d'assister à l'avant première du film d'Alexandre Moïseicot. J'ai adoré. Parce que c'est barré tout en étant touchant, poétique et sans jamais tomber dans le « faire comme ». Il y a là un grand réalisateur, que j'ai eu la chance de pouvoir rencontrer.



A LA FIN,
ALEXANDRE
REVIENT PARLER.

CLAP!

CLAP!

CLAP!

cette avant-première est dédiée à Yang, évidemment...

ON SE RETROUVE QUELQUES JOURS PLUS TARD DANS UN CHOUETTE BAR POUR PARLER DE SON FILM

Le film est venu d'un vrai besoin.

Je venais d'être Papa, et je venais de comprendre que donner la vie c'était aussi donner la mort.



J'ai fait 5 sessions de tournage,
qui durent de 2 jours à 3 semaines,
de octobre 2012 à octobre 2014.

La monteuse
montait le soir les
scènes que je tournais
la journée. → Pamela Maddalena

L'écriture se fait énormément
au montage aussi.

Mon ami Pierrick Servai dit: "Ya des films qui
sont tellement écrits qu'on dirait du papier."

Et moi j'essaie de
développer un cinéma
d'image et d'acteur,
mais en tout
cas qui soit un
cinéma VIVANT.

Moi je déteste
les contre-champs
et le sur-découpage!

J'écris pour mes acteurs. Ensuite, eux-même
deviennent co-auteurs.

Par exemple j'ai écrit 4 répliques et il en faudra 20.
Et là on va commencer à improviser.

Je mets les acteurs dans la bagnole
et on improvise en roulant.

Je vois pas pourquoi je me priverai
de la fraîcheur de la première prise.

Mais attention!

C'est pas non plus un film
improvisé dans un salon.

Ya une épopée, avec une construction
assez labyrinthique, cette architecture-là,
c'est pas les acteurs qui la fournissent...

Godart il dirige Belmondo,
il lui dit: "ya un truc qui va pas,
imagine qu'il ya un plingue dans ta poche..."

Et ça change tout!

Plus je tournais, plus je trouvais des partenaires financiers.
Je suis un peu communiste. Tout le monde doit être payé,
et tout le monde doit être payé pareil.

Parfois, le sujet du film nous a un peu rattrapé.



→ il parle de Yano,
une actrice décédée
quelques temps
après le tournage.

C'est comme si le film
devenait une espèce de petite
boîte qui
la contient.



À théâtre c'est l'art de l'éphémère. À l'inverse, le cinéma
est un support de mémoire. Pour moi c'est très important.
J'♥ bien me décrire comme un réalisateur
qui fait du portrait.

Avec Yano, je suis heureux d'avoir ce portrait
d'elle.

"Casse-gueule", je les ai rencontrés par hasard à Paris.

♪ Le groupe
qui fait la musique
du film ♪

Ils ont un univers, sombre, ironique, trash, inquiétant...

Parfois les séquences du film sont venues d'après
leur musique.



Pendant le tournage on
mettait la musique.
Et je voulais aussi qu'on les voit
dans le film.
Comme un portrait.

Je suis arrivé au bout de ce que je pouvais tout seul.
Sur ce film je suis scénariste, producteur, réalisateur, monteur,
dialoguiste, assistant réalisateur...

Mon prochain film, peut-être que je l'écrirai d'avance.
C'est important de ne pas être dans un syst'

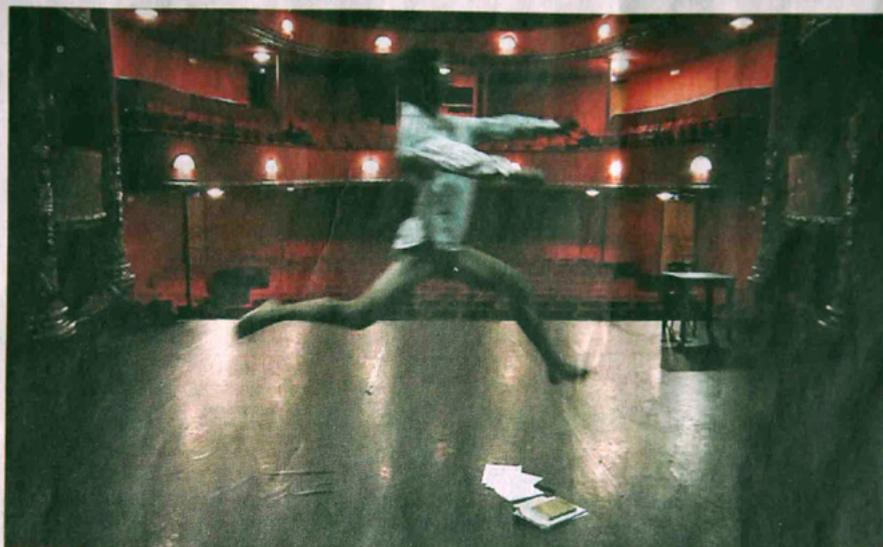


AMUSEZ-VOUS ET BON VOYAGE

L'INDÉPENDANT

Amusez-vous Gérard !

Pour fêter les 200 ans du théâtre municipal, la compagnie Gérard Gérard joue sa carte blanche.



Ce soir, c'est la compagnie Gérard Gérard qui fête à sa manière ce bicentenaire du théâtre de la place de la République.

Ayant quelques racines du côté de l'école du théâtre national de Chaillot avant de s'implanter à Rivesaltes, la compagnie a fait ses premières armes dans le département aux Estivales. Depuis rues et places sont aussi devenues leur terrain de jeu.

«Amusez-vous et bon voyage». C'est une phrase de convention que les metteurs en scène disent aux acteurs avant une représentation, ex-

plique la cie Gérard Gérard. *Au théâtre s'amuser est de mise, sinon le spectateur s'ennuie. Mais s'amuse-t-on vraiment tout le temps? Le monde du théâtre est rempli de clichés, vrais pour certains, mais le plus souvent à côté de la plaque. Nous proposons de célébrer le théâtre au sens large, à la fois le bâtiment et l'envers du décor. Nous voulons montrer tout ce que l'on ne voit pas, parler le plus sincèrement de ce qui est pour nous plus qu'une passion ou un métier, mais un choix de vie. "Les théâtres sont des bâtiments d'inutilité publique!", proclamait Tadeusz Kantor dans les an-*

nées soixante-dix. Le théâtre municipal de Perpignan possède la poésie désuète d'un lieu qui a fait son temps...

Nous, la compagnie Gérard Gérard nous pratiquons plutôt le théâtre de rue! Alors, quand on nous prête un théâtre, cela nous amuse et nous questionne, sur cet art, sur la valeur d'un lieu pour s'exprimer».

Amusez-vous et bon voyage est une création éphémère pour une représentation unique, une mise en abîme du théâtre dans le théâtre, pour un théâtre à la retraite, qui fête son anniversaire.

▶ A 20 heures au théâtre municipal de Perpignan. Entrée libre.



THEATRE DE L'UNITE





Les lycéens comédiens surfent sur les planches

A travers l'opération Lycéen tour, la région finance des projets culturels, notamment de spectacles vivants dans les établissements secondaires. La semaine dernière les élèves des classes de première du lycée Déodat-de-Séverac ont pu travailler avec les comédiens de la compagnie rivesaltaise Gérard et Gérard. Les classes se sont ainsi initiées aux délices du théâtre et beaucoup ont fait une première expérience de la scène et de l'exposition de soi devant un public.

En contact direct avec les comédiens

Ce fut aussi pour eux l'occasion de rencontrer des comédiens professionnels qu'ils ont bombardé de questions. «Nous leur avons expliqué la manière de travailler dans le théâtre et dans les autres métiers artistiques, assure la metteuse en scène de la compagnie Muriel Sapinho. Il y a beaucoup d'idées reçues sur ces métiers de passion, nous leur avons montré aussi toutes les filières techniques liées au montage d'une pièce pour le théâtre de rue qui est notre spécialité. Pour nous, ces interventions ont été des moments forts, une rencontre interactive avec un public qui n'est pas formaté qui exprime sans complexe ce qu'il ressent devant une représentation». Les lycéens, qui n'ont pas tous un cursus littéraire ou artistique, ont apprécié en tout cas le contact avec le théâtre.

Répéter devant un public

Le travail avec les élèves a été conclu vendredi avec une représentation de quelques scènes par les élèves devant leurs collègues. Succès assuré. «Dans la convention qui nous lie à travers Lycéen tour, explique encore Muriel Sapinho, il y a aussi la mise à disposition d'un espace pour nos propres répétitions. Nous montons actuellement un travail assez lourd sur une pièce de Shakespeare 'La Tempête'. Cette pièce destinée à être jouée dans un espace public réunira 8 comédiens, 2 techniciens et moi-même pour la mise en scène. Nous pouvons disposer de la cour de l'établissement pour travailler la mise en scène, on n'a pas toujours la chance d'avoir un espace aussi grand pour répéter». Si cette création ne sera finalisée que dans un an et demi, les lycéens de Déodat-de-Séverac auront la primeur de plusieurs extraits fin mai, pour la «sortie de résidence» des Gérard et Gérard. Avec la compagnie en résidence sur l'établissement, les lycéens ont fait leurs premiers pas sur une scène devant un public. Une expérience unique pour ces ados.



La compagnie Gérard Gérard en résidence au Bleybard pour s'inspirer de Shakespeare

Théâtre | Rudeboy Crew a accueilli ce début de création pendant dix jours.

Dernièrement, l'équipe de l'association Rudeboy Crew a accueilli pour dix jours de résidence la compagnie catalane Gérard Gérard. « Nous nous sommes connus avec les Rudeboy Crew en 2011, explique Muriel Sapinho, comédienne et metteur en scène de la compagnie Gérard Gérard. Cela a été une rencontre artistique et humaine avec un partage de valeurs. Nous avons aidé les Rudeboy Crew dans leur aventure à Chalon. Puis nous avons proposé notre nouveau projet à Sébastien au printemps. Il a de suite été parlant. Nous voulions venir répéter au Bleybard. Et la première sera sûrement donnée ici. » La compagnie Gérard Gérard, installée à Rivesaltes depuis 2010, travaille aussi bien pour la rue que pour la salle. Cette fois, elle a choisi de s'inspirer



■ Dix jours de travail et d'échange pour la compagnie catalane.

de *Tempête*, le texte de Shakespeare, pour monter un spectacle de rue. Il y a deux ans, le public local avait pu découvrir cette compagnie dans *Roméo et Juliette tricolage*, déjà inspiré du dramaturge anglais. « À l'époque, on avait gardé le

texte avec le défi de l'amener dans la rue, précise Muriel Sapinho. Cette fois, on ne garde pas le texte, on s'en inspire juste. » Après de petites résidences d'expérimentation, la compagnie a eu une période d'écriture

à l'Atollino, lieu de fabrication des arts de la rue à Ylleneu-les-Maguelone.

« Notre spectacle traitera de manière métaphorique, en trois parties, de la crise, de la fin d'un monde et des possibles après le drame. Nous avons travaillé au Bleybard la première partie et le début de la seconde. Ce sera très musical et chorégraphique. »

Les Rudeboy Crew, outre un accueil sans faille de la douzaine d'artistes présents, ont aussi eu un regard bienveillant sur la création en cours. « Nous avons beaucoup discuté, ils nous donnaient un retour sur notre travail. » La compagnie reviendra quelques jours avant le festival d'Oli pour une sortie de résidence pendant la manifestation. Et une création au printemps 2014.

CAROLINE GAILLARD
cgillard@midilibre.com

adadiff

Association d'aide à la diffusion interrégionale du spectacle vivant

www.vivantmag.fr



Genre : Théâtre de rue

Création : 2014, d'après William Shakespeare

Durée : 1h

Jauge : 300 pers.

À partir de 10 ans



Quelque chose de décisif s'est passé à Chalon aujourd'hui. Sa mise en vente par La Compagnie ! Oui, tous les bâtiments, les rues, les quartiers, la piscine olympique (sic)... une frénétique vente aux enchères d'actions, un odieux boursicotage au vu et au su de tout le monde (enfin... de ceux présents à la représentation) pour financer un catastrophique plan urbain transformant Chalon en un gigantesque rond-point permettant de relier Oslo à Marrakech. Mais, faute de bénéfices suffisants, voilà que c'est aux habitants eux-mêmes d'être mis en vente ! Comble de l'abomination capitaliste où le tout monnayable règne. Et c'est sur un malheureux badaud que ça tombe. Pauvre de lui... mis à nu par une bande de camés à l'écu, prêts à tout pour s'enrichir sur le sillage d'un Emir tout juste descendu de son hélico.

Des comédiens au top, une mise en scène bien ordonnée, des variations de rythmes et de registre : le grand capital n'a qu'à bien se tenir ! La machine est en marche et personne n'y échappera, car la tempête gronde...

François Polge

L'INDÉPENDANT



Perpignan «Tempête» pour 200 acteurs en herbe

Le 21 mars à 6h00 par Valérie Pons

La Cie 'Gérard Gérard' est jusqu'au 22 mars en résidence au lycée Picasso. Elle anime plusieurs ateliers de théâtre auprès de 7 classes. C'est loin d'être une 'tempête' dans un verre d'eau, mais plutôt une expérience unique que vivent depuis lundi sept classes de 1re et de terminale (soit environ 200 élèves) du lycée Pablo-Picasso ! Depuis le 18 mars - avec un 'temps fort' vendredi prochain lors de la journée portes ouvertes de l'établissement auxquelles les parents sont vivement conviés - la Compagnie 'Gérard Gérard' est en effet en résidence au lycée.

70 heures d'ateliers dans le 'Lyceen Tour'

L'objectif des 8 comédiens qui la composent ? Animer 70 heures (au total) d'ateliers théâtre et texte ; mise en scène et espace avec des lycéens volontaires, et passionnés par l'art dramatique, sur une version librement adaptée de 'La Tempête' de Shakespeare. Pour accompagner ce projet théâtral qui s'inscrit dans le cadre de l'opération Lycéen Tour, financé par la Région Sandra Rey-Micard, professeur de lettres modernes et co-responsable de la section théâtre au lycée, s'est investie autant que ses élèves.

Une autre temporalité

Elle souligne : "le point d'orgue sera donc la présentation au public, vendredi en début de soirée, du travail réalisé par nos élèves en partenariat avec les 8 artistes interprètes et 2 techniciens machinistes d'après les directives de la metteur en scène Muriel Sapinho. Ce processus créatif invite les lycéens qui se sont lancés dans cette formation dans une autre temporalité de la création théâtrale. Ce temps magique où les codes de la représentation sont respectés (théâtre de rue, hors les murs) qui fait coexister le doute, l'échec, les moments de grâce, la légèreté, la construction dramatique...».

Très motivés

Cécile, l'une des comédiennes en résidence, précise : "je les sens tous très motivés depuis le début. Parmi eux je sais que certains et certaines ont déjà acquis des bases solides en 3, 4 et même 5 années de théâtre". Élodie par exemple, qui affiche cinq années de pratique et se destine à la carrière de gendarme, prend, nous a-t-elle confié, "un réel plaisir à se couler dans la peau d'un personnage". Claire et d'Hector, qui ne sont pas non plus deux novices en la matière "espèrent de tout leur cœur, après l'obtention du Bac, devenir comédiens !". Mohamed, lui, s'est découvert un "extraordinaire dérivatif en jouant" et adore "l'ambiance à la fois sérieuse et décontractée de ces ateliers". Quant à Mathilde elle trouve "cette expérience absolument géniale, et très formatrice". Il n'y a plus qu'à croiser très fort les doigts pour leur représentation de vendredi ! Cécile et Mickaël, deux comédiens et Sandra Rey-Micard, l'enseignante ont mis les élèves en situation.

le journal

DE SAÔNE-ET-LOIRE



C'est un étrange mélange que nous offrent les Gérard Gérard avec Tempête. Un brassage qui commence comme dans la rue : un décor ultra-simple, des nanas moulées dans des robes très colorées, plusieurs types aux costumes mi-sérieux mi-clown, un discours politique moqueur pile dans l'actualité. Et puis ces révolutionnaires de droite, ces « Che Guevara capitalistes » qui se transforment doucement en personnages d'un film d'anticipation qui auraient bien leur place chez Terry Gilliam, avec leurs plans machiavéliques, éclairés et parodiques.

C'est drôle, plutôt juste, certainement barré, avant que la tempête, « entre Shakespeare et Météo France », ne leur tombe dessus. On passe alors au tragique absurde et on termine avec une odeur de soufre dans les narines et le sourire aux lèvres.



insolent fabliau de rue de la Cie Gérard Gérard
inspiré de l'œuvre de William Shakespeare, auteur dramatique

LA MONTAGNE



→ COUPS DE PROJO

GERARD GERARD (PASTILLE 74).

« Malice ! Comme tu es prompt à traverser les esprits des femmes désespérées ! » dit Thisbé, convaincant, une hache à la main. Le public éclate de rire. Car c'est là le joyeux paradoxe du spectacle *La très lamentable et tragique histoire de Pyrame et Thisbé*. Drôlissimes, charismatiques, Julien et Jean-Jacques campent les héros de la tragédie grecque d'une façon délicieusement décalée. Les comédiens s'emparent de la rue Furcy Grogner, soudainement transfigurée : le public est dans un théâtre du XVIII^e siècle. Dernière représentation demain, à 11 h 15. Du vrai théâtre de rue à ne rater sous aucun prétexte. 🍷

La Provence

L'ALIBI THÉÂTRE - 11 juillet 2013

La tragique et lamentable histoire de Pyrame et Thisbé ***

Spectacle interactif et rock n'roll



Cette tragique et lamentable histoire c'est la pièce dans la pièce dans Le songe d'une nuit d'été de Shakespeare. Ils se rencontrent, leurs cœurs s'embrasent, ils sont séparés, doivent se retrouver, un lion passe par là, elle s'enfuit, il la croit morte, il se tue, elle revient, elle se tue ! Des artisans aussi ingénus qu'incultes doivent donner cette tragédie à la cour. Ils sont l'élément « grossier » et comique en contrepoint à la féerie qu'est la pièce.

La Cie Gérard Gérard s'est emparée de cet élément, ses membres s'y présentent en version moderne des artisans ineptes d'antan, dès la rue ils se frottent au public et on ne s'étonnera pas que ledit public fournisse lion, mur, lune et... lapin, sans parler d'un briquet ! Bien sûr, ce n'est pas « profond », c'est loufoque, les comédiens dégagent beaucoup de sympathie et s'acquittent de la tâche de nous distraire avec légèreté et talent.

C'est une petite heure d'agréable récréation, de convivialité, de plaisir d'être ensemble et de rire.

Alain Pécoult

L'Alibi, 27 rue des Teinturiers à 14h45, durée 1h 10, relâche le 22. Tarifs 15 €, 10 € et 8 €. Renseignements 04 90 85 23 23, p.37

Brains On Sale // Coline Ginchelot

Shakespeare sous coke

« La tragique et lamentable histoire de Pyrame et Thisbé »
par la Compagnie Gérard Gérard à l'Alibi (Avignon) du 8 au 31 juillet 2013



Pendant le festival d'Avignon, la compagnie Gérard Gérard, habituée au théâtre plus consensuel, se frotte à la légende de Pyrame et Thisbé, la dynamitant joyeusement...pour le plaisir de tous les spectateurs. Personnellement, quand on dit « Pyrame et Thisbé », ce sont les *Métamorphoses* d'Ovide et les vers de Shakespeare qui apparaissent. Pour Alexandre Moisescot et Julien Bleitrach, le mythe prend la forme d'une énorme malle d'où vont sortir tous les éléments de cette histoire loufoque.

Au départ chroniqueur et interviewé pour une radio (rôles assez maladroitement abandonnés au passage), les deux narrateurs se retrouvent, par un heureux hasard, dans une reconstitution de cette histoire d'amour digne de Roméo et Juliette.

Mais on est bien loin de la lourdeur du poème et de la mélancolie lascive des héros de Shakespeare. Mettant à profit leur public consentant, ces Pyrame et Thisbé d'un jour revivent de manière burlesque cet amour millénaire, le dépoussiérant par la même occasion.

L'eau, la salive et le sang coulent à flot, les répliques sont efficaces et bien pensées, le jeu est juste et incroyablement ouvert sur le public, le transformant en véritable acteur de la pièce. C'est jouissif, drôle et vraiment libérateur. Redonnant ses lettres de noblesse à l'humour originel de Shakespeare, les Gérard Gérard font souffler un vent de fraîcheur sur le festival d'Avignon.

Théâtre du blog

Pyrame et Thisbé. Festival d'Aurillac

Posté dans 24 août, 2010 dans [critique](#).

Pyrame et Thisbé par la Compagnie Gérard Gérard.

C'est une petite forme, comme aurait dit le cher Antoine Vitez sur une petite place du vieil Aurillac pour une petite jauge (100 personnes maximum). C'est, sur le thème de la fameuse histoire d'amour reprise par Shakespeare dans *Le Songe d'une nuit d'été*, joué par deux jeunes acteurs, Julien Bleitrach et Alexandre Moisescot. Quelques bouts de costume, une grande malle, quatre accessoires et quelques compères dissimulés dans le public: c'est tout et une demi-heure à peine, un petit moment de théâtre aussi bête que jubilatoire, c'est à dire intelligent et fin. Diction et gestuelle impeccable, sens du rythme et de la parodie; même si le travestissement a beaucoup servi, les deux compères savent s'y prendre pour que ce ne soit jamais vulgaire, même si c'est gros comme une ficelle, et c'est surtout terriblement efficace...La Compagnie Jolie Môme joue aussi à une vingtaine de mètres: c'est dire que la concurrence vocale des chansons est là mais le public restait très attentif et était visiblement heureux de cette bouffée d'air frais.

La Compagnie jouait aussi dans la soirée son remarquable *Roméo et Juliette* qui l'a lancée il y a quelques années mais que nous n'avons pas pu revoir. Dans les centaines de compagnies dites « invitées », les Gérard Gérard qui résident à Perpignan ont su marquer leur territoire. Après tout, le Festival d'Aurillac, malgré la médiocrité de plupart des spectacles du off sert aussi à cela...Et chacun sait que le Théâtre du rue est une des plus rudes écoles qui soient!

Philippe du Vignal

25 et 26 août à PARIS. Festival Les Arenes de Montmartre, Belleville, à PARIS. le 25 août : 17h30 et 19h30 le 26 août : 17h30 et 20h »
le 29 août à Herve (Belgique). Festival Rue du Bocage à 14h30 et 17h30.



"Gérard Gérard" surprend encore



■ Patrice, spectateur acteur, jouant... le mur entre Pyrame et Thisbé.

Le ton était donné, dès avant le spectacle, vendredi soir au château de Girard. La Cie "Gérard Gérard" allait déstabiliser, par ses facéties, des spectateurs étonnés. Arpentant différents espaces du parc, Pyrame et Thisbé, en version relookée, alternaient jeux de mots subtils, scènes burlesques, les spectateurs-acteurs intégrant eux-mêmes au fil des minutes ce jeu, ingrédients nécessaires pour un

moment déjanté. L'ovation du public, reçue en fin de représentation, a confirmé le succès que cette troupe remporte auprès des amateurs de théâtre. Avant la soirée électro, un petit air de jazz, joué par les mêmes comédiens, a doucement conduit le public vers la suite. Dommage que certains jeunes aient eu envie de perturber cette soirée pour le moins innovante.

Correspondant : 06 70 34 53 77 + [blog](#)

Pays de Thau

Mèze Une soirée peu banale entre théâtre et musique électro

"Julien de Nice" succèdera vendredi à l'étonnante Cie Gérard Gérard

Prenez des vitamines C car la nuit de ce vendredi 12 août risque d'être blanche pour beaucoup de Mézois et de vacanciers. La Ville de Mèze, les domaines du vignoble et la cave coopérative, se sont en effet unis pour offrir une soirée de fête qui se veut mémorable.

La compagnie Gérard Gérard revient ainsi, pour la troisième année consécutive, présenter cette fois la tragique et lamentable histoire de *Pyrame et Thisbé*. Il y sera question l'amour, de suicide, d'illusion.

Les spectateurs invités à "coachés" sur scène

Une des plus grandes histoires d'amour de tous les temps néanmoins acotée avec 2 tee-shirts, un costume fous, une lune en plastique et un ampli Fisher Price ! Et la compagnie, par l'œuvre "arnée" de ses comédiens et musiciens, proposera cette version revisitée en version longue et inédite. Tout au long du spectacle, le jeu avec le public ne cessera pas. Que ce soit au niveau des dialogues ou au niveau de ces spectateurs élus, privilégiés, qui seront amenés à jouer eux-mêmes des personnages, coachés en direct par les acteurs. Des idées et de l'énergie,



■ Shakespeare en version Gérard Gérard. Ça surprend un peu.

donc, pour une grande fête théâtrale qui se terminera tard dans la nuit puisque le DJ "Julien de Nice" assurera les prolongations dans une ambiance électro !

► Billetterie dès à présent ouverte à l'office de tourisme de la CCNBT, au château de Girard (04 67 43 93 06).

Infos au service culturel 04 99 04 02 03. Vendredi 12 août à 21h entrée 10-6 €, château de Girard.

Correspondant : 06 70 34 53 77 + [blog](#)

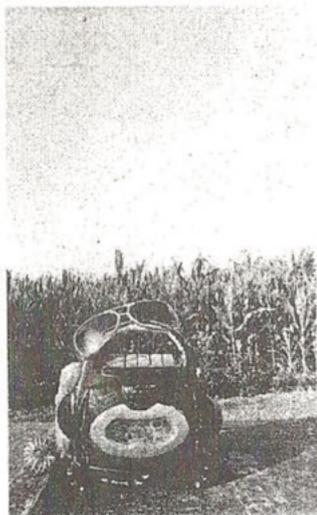
Sète- Bassin de Thau

Actualité

Vendredi 12 août 2011

Mèze. La Cie Gérard Gérard sévit ce soir dans le parc du Château de Girard. Une histoire d'amour déjantée

La compagnie Gérard et Gérard, qui revient à Mèze pour la troisième année consécutive, va présenter « La tragique et lamentable histoire de Pyrame et Thisbé » ce soir à 21h dans le parc du Château de Girard. Cette pièce, librement inspirée de l'œuvre de William Shakespeare « Le songe d'une nuit d'été » raconte l'histoire de deux amants séparés par un mur. Un voyage vers une très vieille légende. Le mythe de Pyrame et Thisbé a inspiré de nombreuses pièces. La plus célèbre est sans doute « Roméo et Juliette ». William Shakespeare a également utilisé ce thème dans « Le Songe d'une nuit d'été » où il est joué dans une version parodique par des paysans pour le mariage de Hermia et Demetrius. Pour raconter cette histoire d'amour intemporelle, Julien Bleitach et Alexandre Moisescot de la Cie Gérard Gérard vont utiliser



Un ampli FisherPrice dans l'univers de Shakespeare.

Une mise en scène minimaliste qui sollicite l'imaginaire. Réellement tout terrain, ce théâtre de bric et de broc est à l'image de la compagnie qui a choisi une forme de rue, légère. L'objectif : aller à la rencontre du public, partout, sans limite aucune.

Le saltimbanque est la figure centrale du spectacle. Le duo joue sans cesse avec cette imagerie (les artisans de Shakespeare dans « Le Songe d'une nuit d'été ») et en profite pour montrer les ficelles de l'illusion au théâtre.

« Il s'agit de rire de nous-mêmes et de rendre hommage au théâtre forain et au théâtre de tréteaux en faisant vivre cette tradition à notre manière, expliquent les comédiens. Nous avons eu envie de l'épouser, de la défendre. Et nous avons plongé. Nous sommes devenus deux valises, avec un texte et une malle. Nous avons compris combien le voyage et le spec-

tacle se contaminaient et nous changeaient. Nous sommes toujours en recherche après cinquante représentations et continuons à explorer cette histoire. Nous la portons. »

Créée en 2006 à l'École du Théâtre National de Chaillot et accueillie depuis trois ans en résidence d'implantation au Théâtre des Hautes Rives à Rivesaltes (PO), la compagnie Gérard Gérard aime jouer avec le public. Durant le spectacle, les comédiens vont distribuer rôles et costumes (la lune, le mur, le lion...) à des spectateurs. Ces derniers seront coachés en direct par les acteurs. Une jolie manière de traverser le miroir. Après la pièce, le DJ Julien de Nice se mettra aux platines pour prolonger la nuit dans une ambiance électro.

▲ Tarifs du spectacle tout public (dès 7 ans) : de 6 à 10 euros. Renseignements et réservations à l'office de tourisme de la CCNBT, tél 04 67 43 93 06 ou au service culturel de Mèze, tél 04 99 04 02 03.

★ SUTL TION BATEAU A LA RANÉ... ★

LA COMPAGNIE
GERARD
GERARD



★ J'ARRIVE COUVERT DE VOYAGES... ★



LES FANTOCHES

TITRE PROVISoire

La Cie Gérard Gérard est heureuse de vous présenter sa nouvelle création avec trois rendez-vous auxquels nous vous convions :

À la Gare Franche à Marseille

Vendredi 18 mars à 20h

Un Bon Moment (ouverture de résidence)

À Alenya (Pyrénées Orientales)

Jeudi 21 avril à 15h

Répétition ouverte aux professionnels, Salle Marcel Oms

Vendredi 22 avril à 20h30

Première du spectacle, Salle Marcel Oms

Ce spectacle est soutenu par la Ville d'Alenya, le Lieu Noir à Sète et la Gare Franche à Marseille. Citation au dos : Denis Péan.

Réservation nécessaire au 04.68.38.07.32 ou au 06.13.76.20.67.

Théâtre du blog

[Les Fantoches](#) - Posté dans 19 octobre, 2011

Les Fantoches, spectacle de la compagnie Gérard Gérard, avec la complicité de Denis Péan (groupe Lo'Jo) et de Wladislaw Znorko.

C'est la cinquième édition de l'opération Par les villages-qui reprend le titre de la pièce de Peter Handke- à Trets et Meyrargues, villages de la Communauté du Pays d'Aix-en-Provence. Avec des spectacles gratuits, en cours de création et joués ici pour la première fois, qui ont été coproduits, après avoir été « choisis par une commission de représentants des organisateurs, d'élus et de techniciens culturels, et de spectateurs fidèles ». C'est ainsi que la Compagnie Gérard Gérard est venue depuis Rivesaltes (Roussillon) où elle est désormais installée depuis quelque quatre ans.



Midi Libre C.D.R.

Cela se passe à la Maison des colombes de Trets, une salle polyvalente comme il y a en tant mais apte à recevoir des spectacles de théâtre et plutôt correctement équipée, et où officient une équipe de techniciens efficace; des gradins de 150 places mais pas de scène; les Gérard Gérard transportent avec eux, comme autrefois, leur matériel et leur décor: des projecteurs, un tapis de danse noir et ce qu'il faut pour recréer un café des années cinquante: comptoir où officie un patron, habillé de noir, le torchon toujours à la main, et plutôt cérémonieux, quelques tables rondes du même style, et une vieille enseigne lumineuse de Mützig, bière d'Alsace, surplombant la scène. C'est sobre mais suffisant. Sur le côté, deux musiciens, parfois assis à une table en train justement de savourer une bière, ou de jouer l'un de la guitare, l'autre de la batterie.

Endroit un peu glauque qui fait penser à certains bars des années 70 à Bruxelles que fréquentaient surtout des clodos qui venaient boire quelque chose vers minuit et dormir assis une heure ou deux. Il y a dans *Les fantoches* une galerie de personnages embarqués dans leurs rêves ou qui jouent à une improbable partie de Master mind, sans trop y croire, juste histoire de passer le temps, ou chantant au micro, ou encore monologuant comme cette jeune femme assise un peu à l'écart.

« Le spectacle, dit Michaël Filler, dont c'est la première mise en scène vient sans doute d'un sentiment de confusion ressenti à des heures tardives dans les bars: lorsque le temps n'existe plus et qu'on devient tout à coup sentimental. Un questionnement métaphysique et une réponse: pataphysique. C'est une fiction de la mort et de l'au-delà défendue par un jeune collectif (trente ans de moyenne d'âge...).

Nous sommes partis du principe que la plupart des bars sont habités la nuit lorsque le rideau de fer tombe (attention, je ne parle pas de ces cafés modernes à écran plat des grandes villes qui ont remplacé les vieux bars!) Bien sûr, ce ne sont pas les mêmes occupants que le jour ni les mêmes règles. Ceux-là subissent une nuit éternelle... pour certains c'est un paradis pour d'autre l'ennui. Ce soir là: deux intrus ont glissé dans leur monde. Le spectacle fait tour à tour référence au poème d'Apollinaire *La maison des morts*, ainsi qu'à la fameuse phrase de Jim Morrison sur les portes de la perception. On nous demande souvent si nous avons écrit le texte. Oui... mais sur le plateau, avec le sentiment qu'un silence vaut bien une parole «.

On ne sait trop en effet si les personnages sont encore vivants mais, comme Tchekov l'avait dit dans une phrase admirable: » Ce sont les vivants qui ferment les yeux des morts mais ce sont les morts qui ouvrent les yeux des vivants ». Le spectacle est ainsi constitué de courtes scènes fugitives se succédant sans à-coup où officient les sept comédiens avec une gestuelle très précise et une belle présence.

Les petits textes auraient sans aucun doute besoin d'être retravaillés mais bon, c'est surtout un théâtre d'images à dominante surréaliste et poétique auquel on est convié, comme ce petit bateau émergeant d'une brume épaisse avec, seul à bord, un petit capitaine-endormi ou mort?-que le patron de bistrot pose délicatement sur le bar avant d'aller essuyer avec soin, et une fois de plus, les tables de son café. Images influencées-mais ce n'est pas un reproche- par les spectacles de Znorko et par ceux de l'immense Kantor qui fait partie de leur héritage. dans une sorte de va-et-vient constant entre le monde des trépassés et celui des vivants.

Le spectacle finit simplement, et de façon émouvante, sur quelques phrases de Bach jouées par les deux comédiennes au violoncelle et au violon. Comme l'écrivait Daniel Barenboïm, pianiste et chef d'orchestre: » La relation entre la vie et la mort est que celle qui existe entre le silence et la musique - le silence précède la musique et lui succède ».

Philippe du Vignal



CAVES ESCLANGON / 24 AU 27 MARS

quatre jours de rétrospective dédiés à Tadeusz Kantor et au Cricot 2
en présence de Jacquie Bablet, Patrick Penot, Yankele et Caroline Rose
entrée libre - inscription conseillée

Célestins
UNIVERSITÉ DE LYON

cricoteka

WWW.CIEGERARDGERARD.FR

UNIVERSITÉ
PARIS
DIDEROT

UPMC
UNIVERSITÉ PARIS

UNIVERSITÉ
PARIS
SORBONNE
PARIS IV

GONZAÏ

Tadeusz Kantor : entre le souvenir et le vivant

La rétrospective dont je parle ici est véritablement, tout simplement remarquable. Entre la mémoire et le vivant, très finement menés par les deux comédiens de la Cie Gérard Gérard en charge de ce projet. Mercredi soir. Soudain, on rit, on vit, on pleurt. On applaudit à tout rompre pour le groupe YANKELE, un groupe pas si traditionnel que ça de musique klezmer. Certains musiciens sont venus de Boston pour jouer. Nous redevenons des enfants. Le diable est parmi nous, nous dit-on ! La salle est pleine. 120 personnes, dont des enfants. Le rabbin, celui d'un des nombreux villages juifs qui existaient alors, est le compagnon des enfants qui apprennent à apporter de l'affection à celui qui vous aura appris à écrire et à lire. On s'en moque gentiment dans les chansons. C'est qu'après s'être saoulé de hype et de buzz, de théorèmes musicaux complexes, bref après avoir usé ses fonds de culotte dans les concerts des groupes que gonzaï défend habitudeusement, de vieux airs toujours aussi gais et joyeux, joués pendant trois heures, ont un je – ne – sais – quoi de soulageant. Et imaginez que le prodigieux et l'extraordinaire n'ait pour vocation que d'entraîner les jeunes gens du village à danser...

Tadeusz Kantor utilisait souvent des airs Klezmer pour ses pièces, et, c'est avec brio qu'il essayait de faire revivre en plein traumatisme historique ce courant là. C'est un luxe que nous offre avec beaucoup de générosité cette compagnie : l'entrée est gratuite, on donne ce qu'on peut pour l'alcool et le thé. Des spécialités polonaises sont disponibles entre les livres, la plupart épuisés ou introuvables. C'est un cadeau auquel le public de la rétrospective a eu droit: celui de voir le souvenir reproduit impeccablement, et de l'avoir aussi vu quand il était confiné à l'obscurité, porté par un artiste qui créait en même temps son oeuvre. Le paradoxe là dedans, c'est l'âge des deux "commissaires" de cet événement... Un paradoxe dont ils rient beaucoup, et ça fait du bien.

Pierre Daudin
Gonzaï / avril 2009



journaldebordduneaccro

chroniques quotidiennes du théâtre, par Edith Rappoport

SUR LES TRACES DE KANTOR

Quatre jours de rétrospective consacrés à Tadeusz Kantor et au Cricot 2 organisés par la compagnie Gérard Gérard. Ils avaient cinq ou six ans quand Tadeusz Kantor est mort. Cette jeune compagnie dont j'avais vu, il y a 3 ans, «Le chant du dire-dire» de Daniel Danis à l'Espace Kiron (ils sont issus pour certains de la défunte école du Théâtre National de Chaillot), a eu un vrai coup de foudre pour cet artiste qui a marqué ma génération. J'avais reçu moi-même un vrai choc en voyant «La classe morte» accrochée à un bout de gradin au Festival de Nancy en 1976, puis «Wielopole Wielopole» au Festival d'Automne, quelques années plus tard, enfin «Aujourd'hui c'est mon anniversaire» à Maubeuge en 1992, j'en ai conservé une affiche. On avait pu aussi rencontrer Kantor au colloque de Beaubourg organisé par Michelle Kokosowski et son Académie expérimentale des théâtres et assister en direct à ses légendaires colères. Michael et Alexandre sont partis en Pologne à Cracovie, ils ont rassemblé des documents essentiels et nourri ces quatre jours de rencontres avec des projections, des discussions ouvertes. A partir de discussions sur quelque chose qui s'est arrêté il y a 20 ans, ils veulent poser de vraies questions sur le théâtre d'aujourd'hui et ils y sont parvenus au cours de cette première journée ouverte en compagnie de Patrick Penot directeur du Théâtre des Célestins, fin connaisseur de la Pologne qui avait organisé une rencontre sur Kantor dans plusieurs théâtres de Rhône-Alpes en 2006. Deux projections émouvantes, un film du regretté Denis Bablet sur le théâtre de Kantor, et La classe morte, ont réveillé beaucoup de souvenirs.

Edith Rappoport
<http://decrypt.blog.lemonde.fr>



A LA MEMOIRE DE TADEUSZ KANTOR

La dernière fois que j'ai vu Tadeusz Kantor, c'était à l'automne 99 où j'étais allé à Toulouse faire une conférence sur son travail. Il y répétait son dernier spectacle au Théâtre Garonne, qu'il devait créer quelques mois après; il ne paraissait pas ses soixante quinze ans; très actif, attentif au moindre détail, il avait des journées interminables mais son visage trahissait souvent une inquiétante anxiété, et il m'avait dit plusieurs fois qu'il se sentait très fatigué.

Je ne l'ai jamais revu, et Aujourd'hui, c'est mon anniversaire fut créé sans lui à Cracovie où il est mort subitement en décembre 99 mais j'ai mis longtemps, très longtemps à croire qu'il pouvait être mort; nous nous voyons en effet régulièrement deux à trois fois par an depuis 1971, quand il avait créé La poule d'eau à Nancy puis à Malakoff. Nous nous rencontrons l'occasion d'une création, d'une reprise ou d'un colloque à Paris, ou à Barcelone ou Milan...; à l'époque, il était encore peu connu et je me souviens d'une représentation des Mignons et des Guenons au Théâtre national de Chaillot où nombre de chaises étaient vides, et où certains spectateurs n'hésitaient pas à quitter la salle avant la fin... Ses comédiens venaient en car par économie et logeaient chez des parents ou amis polonais...

Je me souviens de son immense culture et de son impeccable français; je me souviens des longs entretiens qu'il m'accordait avec générosité pour l'Art Vivant, pour Art-press ou pour d'autres magazines ou quotidiens; je me souviens de son épouse Maria Stangret; je me souviens de tous ses comédiens, en particulier, les deux jumeaux Waclaw et Leslaw Janicki, la comtesse, comme l'appelait Tadeusz, Maria Krasicka; le vieux surveillant de La Classe morte, Kasimierz Mikulski, Lech Stangret, le neveu de Maria, Anna Halczak qui fut un temps la compagne de Kantor, Myra Rycklicka...

Beaucoup l'ont depuis rejoint au royaume des morts. Je me souviens de ses colères mémorables, oubliée une demi heure après; je me souviens aussi des cadeaux qu'il m'a faits et que je garde précieusement dont plusieurs dessins.

Je me souviens surtout qu'à chaque fois que j'ai parlé de son œuvre théâtrale et plastique- et la dernière fois c'était à l'Institut polonais, -il y avait toujours beaucoup d'émotion, alors que personne dans la salle ne l'avait rencontré... Chacune des promotions de L'Ecole du Théâtre National a eu, bien sûr, droit à quelques conférences, ce qui était frappant, lorsque je projetais La Classe morte, je ne donnais la date (1975), pas plus que celle du fameux 1789 du Théâtre du Soleil, (1970), et jamais les élèves n'avaient envie de la demander comme si ce spectacle datait d'hier, alors qu'il avait déjà au minimum déjà quinze ans.. Je commençais aussi toujours par rappeler qu'il avait fait partie du jury de recrutement de la première promotion, et comme il avait dû partir avant la fin, il m'avait laissé la liste des quelques candidats qu'il voulait absolument voir retenus, et je dois dire qu'il ne s'était pas trompé. Kantor, longtemps après sa mort, m'a aidé et m'aide encore à vivre, et je suis vraiment content que Michaël Filller, élève de la dernière promotion de l'Ecole et son ami, Alexandre Moises-cot, comédien et réalisateur, aient pu réaliser un projet qui leur tenait à cœur.

N'hésitez pas à y aller : ce n'est pas tous les jours que vous pourrez faire connaissance avec une œuvre théâtrale d'une telle importance qui continue encore d'influencer nombre de créateurs.

Philippe du Vignal
5 mars, 2009

LA COMPAGNIE
GERARD
GERARD



COUP(S) DE Foudre

coups de  foudre 2008

Estivales
de Perpignan

COUP DE Foudre :

Le retour de la Compagnie Gérard Gérard



(entretien avec Alex Moisecot membre de la compagnie Gérard Gérard)

C'était peut être la dernière chaise libre que je dérobaï pour m'asseoir en hâte parmi la foule nombreuse venue assister en cette après-midi du 8 Juin à la représentation de Coup de Foudre, la dernière création de la compagnie Gérard Gérard à la Bellevilloise (Belleville, Paris). Le silence se faisait tandis qu'en haut de l'escalier, au dessus du bar, un homme en noir coiffé d'un haut de forme et visant le public d'une longue baguette de prestidigitateur faisait son entrée sur la scène. Les autres arrivent également et nous voilà embarqués, témoins, parfois complices d'un grand coup de foudre entre le public et la pièce, entre les personnages, entre les acteurs, entre les gens du public. Il est question de regards qui se croisent, d'amour, de désir, du voisin, de la voisine, d'un inconnu. Le public participe et le coup de foudre se joue désormais dans toute la pièce. Une fille vient, me regarde, me sourit et s'assied à côté de moi. Coups de foudre éphémères, artistiques, d'amour, de désir ou coups de foudre éternels, tous les tabous de l'amour et de cet instant sont évoqués de façon légère et amusante. A l'heure où l'amour se vend et se consomme puis se consume les personnages évoluent et conçoivent leur propre vision de l'amour et de l'autre. Une pièce qui ne se raconte pas mais se voit, et que vous pourriez voir cet été à Perpignan.

Nous avons interviewé pour vous Alexandre Moisecot, membre de la compagnie Gérard Gérard.

Le 35 : Comment est née « coup de foudre » ?

Alexandre Moisecot : Nous avions envie de revenir à la création collective après « Roméo et Juliette » et « le chant du dire dire » avec le principe que tous les comédiens soient en même temps créateurs.

On travaille à partir d'impros et de propositions que l'on amène. On arrive devant les autres en disant : « je vous présente une scène ! ». Coup de Foudre n'est pas la suite de H2O mais c'est le même processus et le même regard extérieur porté sur le travail ; le regard d'une chorégraphe : Yano Latridès avec qui nous avons travaillé à nouveau en lui demandant de faire la mise en scène. On peut dire que la dramaturgie est similaire à « H2O » mais le nouveau spectacle est beaucoup plus corrosif, plus dangereux, plus pour adultes.

Le 35 : Comment est venu le thème du Coup de Foudre ?

Alexandre Moisecot : On a dit on est douze, on est une compagnie, on a eu un coup de foudre à 12, il faut qu'on parle de ça. Dès le début on avait décidé que ça serait le nom du spectacle pour parler de cet amour qui nous lie, qui est un amour violent, réel, pervers ; et on a voulu parler de tout ce dont on ne parle pas. On parle donc ouvertement d'amour, on en parle d'une manière naïve.

Le 35 : Une fois le thème trouvé quel a été votre processus de travail pour construire cette pièce ?

Alexandre Moisecot : J'aime beaucoup parler de ce travail de construction car c'est la phase qui pour moi est la plus riche. On faisait des journées entières d'improvisations, on faisait aussi des exercices de capoeira, des scènes d'auteurs, la lecture de contes médiévaux sur le coup de foudre que l'on

jouait. On partait en vacances avec le coup de foudre en tête et on ramenait des Abécédaires du coup de foudre. Notre méthode de travail ne ressemble à celle d'aucune autre troupe. Tous les artistes qui travaillent en commun avec leur méthode propre de travail auront un résultat unique. Au final on monte les éléments, on les met en scène. On tient aussi à ce que chacun puisse se faire son histoire. J'ai la mienne mais je ne la dirai pas, tu as la tienne, et chaque personne dans le public aura sa version de l'histoire. Nous ne montrons que des personnages et des situations, c'est un (faux) cabaret dans lequel il y a autant d'histoires que de spectateurs, chacun se fait son histoire du spectacle, acteurs comme spectateurs et toutes ces histoires sont toujours justes. C'est un des principes de l'art contemporain. C'est aussi très difficile, autant sinon plus que de fermer le sens en disant : « voilà le personnage, voilà son histoire... ».

On a aussi cherché à ouvrir la forme beaucoup plus qu'avant. Il y a de la danse, du théâtre. On n'est pas des danseurs et Yano refuse de travailler avec des vrais danseurs pour avoir des mouvements qui bien que pas propres, maladroits etc. seront authentiques. Quand on danse c'est pour servir l'histoire et continuer à la raconter. Il y a également un musicien sur scène. Il est un personnage à part entière, Jimmy, le musicien du Cabaret, un type un peu bizarre.

Le 35 : Parle-nous de cet été à Perpignan. Vous allez venir aux Estivales, faire une tournée dans un bus spécialement affrété à la compagnie, animer des stages dans toute la Catalogne...

Alexandre Moisecot : Pour nous c'est important car on arrive enfin à concrétiser notre démarche. On vient de Chaillot, d'une tradition Jean Vilar, Antoine Vitez, une tradition de théâtre qui a le souci de son public. On cherche à se rapprocher du public au maximum. Dans le jeu mais aussi dans la forme du spectacle, de l'après spectacle et de l'accueil du public. Pour nous le théâtre est une grande fête populaire avec des rencontres, de la poésie, de la beauté et de l'humain. Cet été on va faire une quinzaine de dates à l'extérieur et ça sera toujours suivi d'un bal. C'est pour cela que nous avons choisi le cabaret. Ça semble être la forme la plus facile pour inviter le public.

Le 35 : Parle nous un peu des Estivales et de cette tournée avec "le bus des Gérard Gérard".

Alexandre Moisecot : "La ligne du cœur", c'est la tournée à la fois de la CGG et des Estivales. En fait on est la partie mobile de la programmation des Estivales et on va jusqu'à Gérone en Espagne. On a un bus, le bus de Gérard Gérard qui va de ville en ville apporter son spectacle.

Tous les jours on construit une scène et on la démonte dans la nuit après le bal

dans l'esprit du théâtre de tréteaux au sens traditionnel et noble du terme.

Pour nous l'objectif est que le spectacle rencontre toujours un public différent à travers les lieux, villes, vil-

lages, montagne, port, cours, salles etc. où nous serons amenés à nous arrêter. Ainsi chaque représentation est différente, on s'adapte toujours à la salle et au public. Le théâtre c'est

du présent. A 40 ans on pourra pas jouer ce spectacle. On parle de nous dans ce

spectacle, de nous maintenant tels qu'on est maintenant. Il y aura de temps en temps des musiciens pour le bal. C'est pour nous une expérience géniale.

L'an dernier nous avons découvert le public Perpignannais, là on va découvrir un public différent jusqu'à Gérone. On est sur une

démarche qui consiste à conquérir là où le théâtre a beaucoup perdu. Le théâtre reste aujourd'hui très centré sur une

classe sociale, des gens habitués etc. On a envie de parler à des générations très différentes et à des gens très différents, et surtout à ceux qui n'ont pas l'habitude d'aller au théâtre.

On veut séduire les non-convaincus et c'est très important. Nous pensons que le théâtre est vraiment en

perte de vitesse, on veut être plus populaires, plus vivants, plus créatifs. C'est par cette proximité que nous arriverons à les intéresser. C'est pour cette raison que nous avons créé Coup de Foudre, pour convaincre un public méfiant, pas convaincu. Notre compagnie travaille énormément sur la surprise. L'idée est de

surprendre les spectateurs, qu'ils se disent : « c'est possible ? On peut faire ça sur scène ? On peut parler de ça ? »

Article et propos recueillis par Gaël Roé





froggy's delight

Le site web qui frappe toujours 3 coups



Coup de foudre pour Gérard Gérard !

Création collective de la Compagnie Gérard Gérard, dirigée par Yano Iatridès, avec Charles Vedel, Claire Schumm, Cécile Guérin, Alejandro Guerrero, Julien Bleitrach, Jean-Baptiste Epiard, Michaël Filler, Muriel Sapinho, Johan Lescure, Alexandre Moisescot, Maxime Donnay et Kika Baumhauer.

Fort d'une réputation qui commence à grandir dans le métier et d'un vrai travail de troupe à base d'improvisations, la Compagnie Gérard Gérard (issu de l'École du Théâtre National de Chaillot) présente à Levallois son dernier spectacle : «Coup(s) de foudre».

Dans l'ambiance d'un cabaret montmartrois, pianiste et éclairage rouge, ça commence comme un film muet burlesque : les femmes sont là qui attendent ces messieurs qui arrivent en ribambelle.

Il y a là des hommes guindés et des femmes délurées (ou l'inverse). La petite bande se met en place. Une première chorégraphie pour s'échauffer, une chanson pour se mettre en voix et déjà ils déclinent de multiples variantes de rencontres amoureuses. Cela donne des couples improbables ou des duos stupéfiants. Tout ça interprété de façon poétique, burlesque, piquante, incongrue, triviale ou électrique dans des numéros inattendus.

Toute la troupe rebondit sans cesse avec une énergie étourdissante et montre non seulement toutes les facettes du choc amoureux, mais aussi toutes celles du spectacle avec un grand S. «Coup(s) de foudre» est une jolie pochette surprise où le spectateur, comme s'il feuilletait un album d'images, va d'émerveillement en émerveillement. On y parle d'amour à donner ou à recevoir, du manque, de la solitude, de fête, de baisers... Les parties dansées, comme «H2O», autre opus non moins réjouissant de la compagnie, sont chorégraphiées avec violence et sensualité par Yano Iatridès.

Le spectacle se termine de façon conviviale sur un bouquet final qu'on ne peut dévoiler. Le tout est passé comme un soupir et on en reprendrait bien un peu. (Mais c'est une chose qui peut s'arranger car la jeune troupe à déjà son petit répertoire et jouera deux autres spectacles ce mois-ci)

Un cocktail frais, pétillant et coloré à consommer sans modération !

Nicolas Arnstam

LA CROIX

Des enseignants qui donnent envie d'apprendre.

Mercredi, c'est Théâtre !

Au Lycée Léonard-de-Vinci de Levallois-Perret, en région parisienne, une vingtaine d'élèves suivent l'option théâtre. La plupart ne veulent pas devenir comédiens mais ils trouvent sur scène un moyen inattendu d'exprimer leurs émotions et de devenir pleinement eux-mêmes.

« Là, c'est mou. » « Soyez précis dans vos gestes. » « Osez ! » Debout, formant un cercle, le corps droit, se regardant avec soin, des adolescents se lancent de l'un à l'autre une « claque », comme on se passerait un mistigri, sous le regard attentif d'un comédien professionnel, Alexandre Moisescot. Bientôt, le mouvement s'emballe. La claque devient balle, ballon, voire bombe. Des rires fusent.

Portant leurs vêtements habituels ou habillés pour la circonstance, les élèves du lycée Léonard-de-Vinci à Levallois-Perret (Hauts-de-Seine), s'échauffent en vue d'une ultime répétition de *Music-hall* et *Nous, les héros*, les deux pièces de Jean-Luc Lagarce qu'ils ont étudiées tout au long de l'année avant de les interpréter hier et aujourd'hui dans le petit théâtre de l'établissement.

Ils sont une vingtaine, âgés de 15 à 18 ans, en seconde, première ou terminale, toutes sections confondues. À raison de quatre heures par semaine, ils se retrouvent chaque mercredi après-midi, au sein de la classe option théâtre. Une option facultative, c'est-à-dire présentée au bac et où seuls sont pris en compte les points au-dessus de la moyenne. Elle est souvent dite « gratuite », si l'on tient pour gratuit, comme le relève Patricia Orsi, proviseur de Léonard-de-Vinci, « le fait de s'enrichir culturellement, de travailler sur soi, sur l'oral, la communication ». Le fait, aussi, reprend Dominique Hourcade, chargée de cette classe depuis vingt-cinq ans, de vivre, de partager le bonheur de se confronter à l'art et à l'histoire de la scène et des textes au point d'en faire, le plus souvent, une passion qui conduit à devenir un spectateur autant éclairé qu'assidu. « Quand je vais dans les salles de théâtre, relève-t-elle avec une fierté certaine, je rencontre régulièrement d'anciens élèves. » Notamment aux Amandiers de Nanterre, partenaire du lycée...

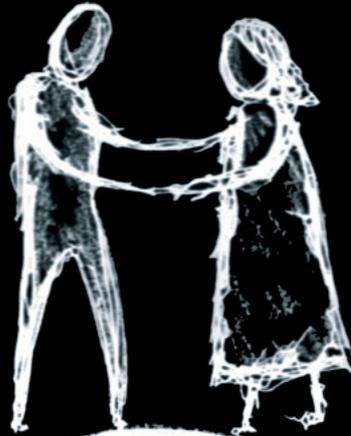
Responsable de ces opérations aux Amandiers, Jean-François Perrier, comédien lui-même, insiste sur l'effet « révélateur » que peut représenter la participation à une telle option. « Au sein des lycées avec lesquels nous collaborons, nous touchons près de 1000 élèves par an. Certains, considérés habituellement comme des guignols abonnés à l'échec scolaire, s'y découvrent des qualités insoupçonnées au point que leurs professeurs ne les reconnaissent pas quand ils montent sur le plateau. Ils sont épanouis, heureux. Alors que les cours constituent une obligation qui leur pèse, ici, ils vivent leur choix, avec une exigence d'autant plus grande qu'ils se sentent reconnus. Ils peuvent être enfin eux-mêmes. »

Alexandre Moisescot est un intervenant d'une grande énergie et au sens de la pédagogie aigu mais... qui n'a jamais suivi d'option théâtre ! Il souligne lui-même que peu nombreux sont les participants à ses classes de Léonard-de-Vinci qui se destinent à devenir des professionnels, à l'instar de Lola Dujardin et d'Aude Rouannet. La première, en seconde, rêve d'être « cantatrice », depuis qu'elle est entrée dans une chorale à l'âge de 10 ans. La deuxième, en terminale, s'est prise de passion pour le théâtre lors son entrée en 6e. Elle sait déjà que tout en poursuivant ses études en Lettres supérieures, elle ira humer l'air du Festival d'Avignon, s'inscrira dans des cours, passera des concours. Il n'en demeure pas moins qu'elles sont des exceptions. Parmi les « anciens » s'étant lancés dans une carrière artistique, Dominique Hourcade ne relève que de rares cas, comme cet apprenti cinéaste, venu, aujourd'hui, leur donner un coup de main pour la musique...

Plus représentatif est Kevin Wang, lui aussi en terminale. S'il ne cache pas son plaisir de « s'exprimer », de « jouer en direct » face au public, il se destine à l'informatique et à la finance. Quant à Brahim Idris, élève de seconde, il s'est retrouvé ici parce qu'il devait choisir une option pour entrer à Léonard-de-Vinci. Son choix relève moins de la vocation que du hasard ! Cependant, il n'imagine pas abandonner l'option. « L'ambiance est superbe, lance-t-il. On apprend à s'écouter, à se connaître. »

Il évoque aussi son plaisir nouveau de spectateur, se souvenant de son trouble après avoir assisté à une représentation des *Chaises* de Ionesco, mis en scène par Luc Bondy aux Amandiers. Il y avait été entraîné, ainsi que ses camarades, par Dominique Hourcade. Par la suite, il n'a manqué aucune des autres pièces proposées dans le cadre de l'option – soit une demi-douzaine... Jusqu'à cette année, il n'avait jamais mis les pieds dans un théâtre.

LA COMPAGNIE
**GERARD
GERARD**
PRESENTE

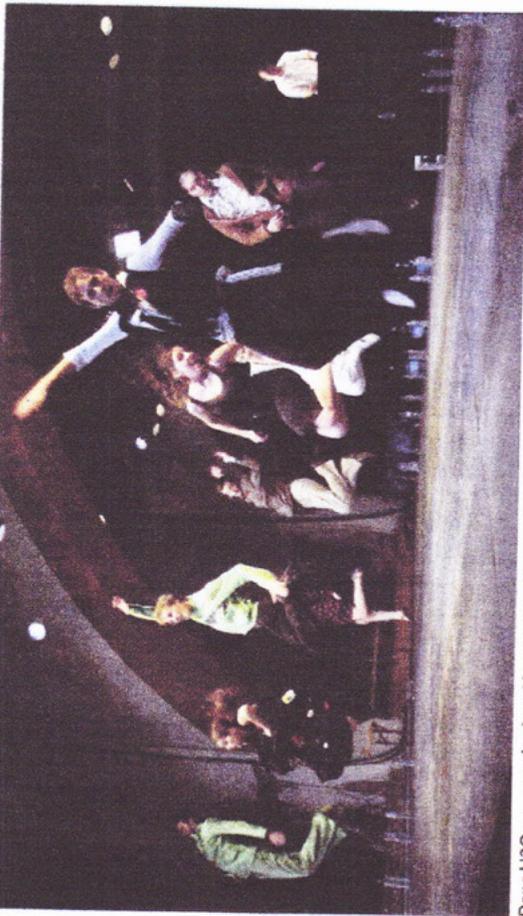


BIENVENUE AU BAL...

ROMEO ET JULIETTE
BRICOLAGE

Gérard Gérard, encore et encore !

Voilà une troupe jeune de corps et d'esprit, qui embarque son public dans un tourbillon de folie copieusement arrosé. La compagnie Gérard Gérard, qui se produit aux Scènes Ouvertes des Estivales, présente H2O et revisite Roméo & Juliette.



Dans H2O, on ne sait plus si les Gérard Gérard sont une troupe de danseurs jouant aux acteurs, ou vice-versa, mais une chose est sûre, ce mélange détonnant nous fait du bien. Photos M.-S. H.

Ils sont neuf, et ça fait beauf. Neuf êtres étranges, et étrangement irrésistibles. Les Gérards se sont emparés du couvent des Minimes, avec leurs droles de personnages aux prises avec des états d'âme qui souvent les rassemblent, et parfois leur échappent. Et avec H2O, la première des deux pièces qui composent leurs *Intégrales*, c'est même une tornade qui risque à tout moment de s'abattre sur le public. Tout commence par un baiser manqué. Suivi du meurtre par accident d'une peluche qui refusait

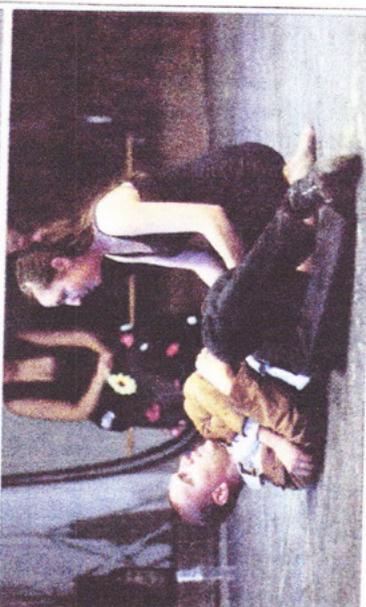
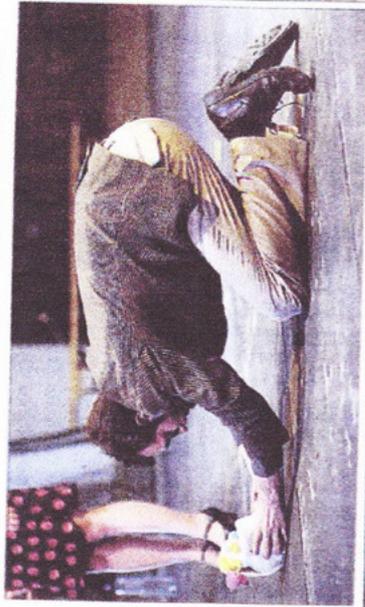
de sauter. Et voilà toute la troupe à la recherche de ce quelque chose qui pourrait s'appeler amour, ou encore raison, ou bien enfin, le sens de la vie.

Alors, forcément, ça explose littéralement dans tous les sens. Rapprochements, séparations, monologues enflammés, coups de gueules, réconciliations, ou encore démonstrations d'*Irish Dance*. Les Gérard Gérard sont capables de toutes les excentricités. À tel point qu'on se demande s'il s'agit d'une troupe d'acteurs en incursion sur le terrain de la danse, ou d'une

troupe de danseurs jouant aux acteurs...

Parce que pour jouer, ça, ils jouent. Un travail de mime bien étudié, des élucubrations dignes de la scène de la folie de Lucia di Lammermoor, des chorégraphies endiablées, une poésie à fleur de costume et surtout, un humour pétillant qui détend régulièrement les *zygomatiques*.

"*Jeux d'eau et de corps à jouer et à danser*", annonçait le programme. Alors, forcément, ceux qui s'attendaient à être confrontés à une chorégraphie poético-aquati-



que ont sûrement été surpris, au mieux. L'eau, finalement, n'y est qu'un accessoire, un prétexte à la folie douce des acteurs ; une façon de montrer que ceux-ci n'ont pas peur de se mouiller. En venant voir H2O, ou même Roméo et Juliette, la deuxième pièce présentée par les Gérards, il ne faut pas s'attendre à du théâtre

B. G.



Roméo et Juliette Bricolage

la CGG - Cie GERARD GERARD (66)



Vu le jeudi 19 août 2010 dans le cadre du Festival de Rue d'Aurillac (15).

Mise en scène : Muriel Sapinho

Classique adapté au Théâtre de rue

Voici une version Rock, mais dans le texte d'un Roméo et Juliette, avec des comédiens débordant d'énergie pour une adaptation spécifique à la rue de cette pièce mythique. Avec neuf comédiens, pour la plupart très jeunes, ce grand classique est destiné aux places de villages, aux cours et parcs, offrant ainsi un vrai spectacle de rue, innovant, original et dans lequel le spectateur est complètement immergé.

Après une courte présentation de la situation dans ce petit village du nom de Vérone, nous voilà invités au bal des Capulet, afin de fêter l'anniversaire de la jeune Juliette.

Les spectateurs prennent place dans cette fête et sont invités à trinquer dans une ambiance de bal populaire, se trouvant ainsi au coeur de l'action.

Echanges courtois, regards croisés, éclats de voix,... le ton monte et la fête s'interrompt quand démarre une bagarre, mêlant les deux familles rivales les Montagues et les Capulet.

Les comédiens, malgré le rythme trépidant de l'action, nous offrent un texte de haute portée, classique et finalement peu habituel dans la rue, avec une belle éloquence.

La tragédie fonctionne à merveille, et nous voilà témoin privilégié du drame que vivent les deux amants, jusqu'au dénouement final.

L'ensemble est servi avec une présence impressionnante par des comédiens qui jouent l'intégral de Roméo et Juliette à un très haut niveau, et présentent une forme accessible, classique et bouleversante.

A découvrir ...



froggy's delight
Le site web qui gobe les mouches

FRROGY'S DELIGHT

http://www.froggydelight.com/article-5110-Romeo_et_Juliette_Bricolage.html

Gérard Gérard ré-invente Shakespeare

Autour d'une table de répétition, une troupe (celle-là, en l'occurrence) discute de la distribution et se répartit les rôles. Un début qui peut laisser présager d'une version pour la moins farfelue et trop vaguement inspirée de la pièce de Shakespeare.

Or, ce n'est ici qu'une diversion pour brouiller les pistes car passé cette entrée en matière pour le moins surprenante, la version "bricolée" des Gérard Gérard est plus que fidèle au texte original. Et sous l'impulsion d'une petite fée du théâtre, Muriel Sapinho, à la volonté tenace et à la baguette magique, ils donnent une interprétation éminemment respectueuse du chef-d'œuvre régulièrement trahi par d'autres sans aucuns scrupules.

Sous une apparente facilité, il y a derrière un travail colossal et surtout la nécessité d'avoir compris et digéré la pièce du dramaturge anglais. Il ne s'agit pas d'une version moderne (même si, ça et là, surgissent quelques anachronismes) mais plutôt d'une dynamisation et d'une inventivité de tous les instants par une compagnie qui ose et va jusqu'au bout de ses propositions.

Elle transforme une table en balcon et nous fait apparaître avec des petits riens des palais, des jardins italiens, un caveau, le jour et la nuit, un bal... Tout ça avec une tension permanente et un amour du public évident.

Shakespeare est ici magnifiquement servi par une troupe aussi sympathique qu'ahurissante de talent, qui provoque, dans la plus grande décontraction, des rires et des larmes sur nos visages.

On en ressort le cœur en fête et des étoiles plein les yeux. Bravo et merci.

Nicolas Arnstarm

*Théâtre de l'Epée de Bois / Cartoucherie de Vincennes
Festival Enfants de Troupe du Théâtre du Soleil
Du 5 au 22 octobre 2006*

*Drame de Shakespeare, mise en scène de Muriel Sapinho,
avec Julien Bleichtrach, Guillaume Dabin, Jean-Baptiste
Epiard, Michael Filler, Cécile Guérin, Alejandro Guerrero,
Johan Lescure, Alexandre Moisescot, Muriel Sapinho, Claire
Schumm et Charles Vedel.*

CERET - VALLESPIR

CERET

La C^{ie} « Gérard Gérard » bricole « Roméo et Juliette »

Demain soir, à 20 h 30, la compagnie « Gérard Gérard » présentera sa pièce intitulée « Roméo et Juliette - Bricolage » à la salle de l'Union. Une adaptation à la fois moderne et interactive de l'œuvre de Shakespeare.

Installée à Rivesaltes depuis 2007, la compagnie Gérard Gérard est issue de l'ultime promotion de l'école du théâtre national de Chaillot. Elle a effectué ses débuts à Paris en 2006. Entre autres faits d'arme, la compagnie a notamment participé au festival des enfants de troupe, parrainé par Ariane Mnouchkine, à la Cartoucherie de Vincennes. C'est d'ailleurs dans ce cadre que ses membres ont présenté pour la première fois « Roméo et Juliette - Bricolage ». « Nous nous sommes installés dans les Pyrénées-Orientales après avoir participé aux scènes ouvertes des Estivales, explique le metteur en scène du spectacle, Muriel Sapinho. Nous avons pris cette décision en raison de l'accueil très chaleureux du public catalan. Nicolas Béduneau, qui était alors gestionnaire d'un lieu de répétition alternatif à Rivesaltes, nous a invités à revenir. Et nous avons saisi l'occasion pour nous installer ».

Quand Shakespeare se la joue rockabilly

Au niveau des répliques, le spectacle que présentera la compagnie samedi soir est basé sur le texte original de Shakespeare traduit par Stuart Seide. Cependant, Muriel Sapinho a pris le parti de mettre en scène la pièce d'une manière résolument contemporaine. Les costumes et les décors empruntent ainsi copieusement à l'esthétique rockabilly des années 1950. « J'ai également voulu impliquer les spectateurs dans l'action, afin de les rendre témoins de la tragédie », souligne-t-elle. C'est la rai-



Le spectacle s'ouvre sur le bal des Capulet, lors duquel les spectateurs (ici les élèves des lycées Déodat-de-Séverac et Beausoleil) sont invités à boire un verre et à danser. Photo A.A.

son pour laquelle, au lieu de jouer sur scène, les neuf comédiens de la troupe se produisent au milieu du public.

Afin de rendre le spectacle encore plus interactif, certaines scènes ont également été déplacées. Au début de la pièce, les acteurs convient par exemple directement les spectateurs au bal des Capulet, lors duquel Roméo rencontre Juliette. Pour l'occasion, les membres du public feront en même temps office de figurants, puisqu'ils pourront boire un verre ou danser comme bon leur semble. Avant de retourner s'asseoir pour assister aux scènes sui-

vantes. « Le mythe reste le même que dans la version originale, mais nous l'avons traité comme une comédie qui tourne mal. Je pense d'ailleurs que, dès le départ, Shakespeare avait pensé cette pièce comme une comédie qui bascule dans la fatalité par la violence du personnage de Tybalt », poursuit Muriel Sapinho. Autre touche de modernité : c'est le groupe perpignanais Les barons perchés (musiques klezmer et tzigane) qui a composé la bande-son du spectacle.

Parallèlement à cette représentation tout public, Gérard Gérard a également profité de son passage à Céret pour jouer devant les élèves des lycées Déodat-de-Séverac

et Beausoleil. La troupe animera aussi des ateliers de théâtre pour les lycéens durant la première quinzaine de février.

Avant de repartir vers de nouvelles aventures. A savoir : la mise en scène de sa nouvelle création intitulée *Les Fantoques* et dont la première représentation se déroulera le 22 avril prochain à Alenya.

Arnaud Andreu

« Roméo et Juliette - Bricolage » demain à 20 h 30 à la salle de l'Union. Entrée : 10 euros (plein), 5 euros (réduit) ou 2 euros (moins de 12 ans). Renseignements : 04 68 87 35 83. Locations : à l'office du tourisme ou sur place une demi-heure avant le spectacle.

▶▶ NOTRE SÉLECTION

Jouez dans *Roméo et Juliette*



Roméo et Juliette vu de l'intérieur. C'est l'ambition de *Roméo et Juliette bricolage*, adaptée de Shakspeare par Stuart Seide (directeur du Théâtre du Nord à Lille). Plutôt que d'observer se battre Capulet et Montague, le public intègre l'action et devient invité du bal des Capulet au côté des comédiens de la compagnie Gérard Gérard. Chaque spectateur vit l'histoire comme membre à part entière. Ce dernier

devient alors témoin privilégié de la rencontre des deux amants et de la tragédie qui se noue à la fin de la pièce. Du bricolage pour un *Roméo et Juliette* contemporain. Une action plus proche du public, mais un message qui reste universel. Le tout dans le langage shakspearien : à la fois poétique, concret et magique.

Mardi 4 août à 20h30, au parc du Château de Girard, 04 67 43 93 08. Entrée : 10 € (réduit 8 €).

Midi Libre

Jeudi 6 août 2009

MÈZE

Succès **Le théâtre de rue a trouvé sa place au château**

RAPPEL

→ La Cie Gérard Gérard a proposé un étonnant **Roméo et Juliette**, faisant la preuve que Shakespeare est un auteur populaire. Muriel Sapinho a assuré la mise en scène

Depuis quand la Compagnie fréquente-t-elle William Shakespeare et "Roméo et Juliette" ?

C'est une pièce que nous avons montée il y a 3 ans pour le Festival Enfants de troupe à La Cartoncherie. La pièce était jouée sur scène, en intérieur, dans le cadre du Théâtre de Chaillot.

Cette année nous nous sommes installés dans le Sud. On est tombé amoureux des extérieurs du Midi. Nous avons décidé de faire notre théâtre dehors. Nous amenons ce spectacle plein de ressources en extérieur. Nous jouons maintenant en situation de vie, nous portons à tous *Roméo et Juliette* dans les rues et sur les places. Nous nous adaptons chaque fois à un milieu différent et découvrons ainsi la richesse de Shakespeare.

Mèze est notre 3e expérience d'extérieur. Notre jeu est nécessairement plus frontal, plus extravagant, plus condensé. *Roméo et Juliette* se passe dans des rues, des jardins. Habituellement la pièce est jouée dans le confort de l'intérieur. À Mèze, on a la chance



Muriel Sapinho (dernière à droite) et les comédiens de la compagnie Gérard Gérard.

d'avoir le château de Girard, celui justement, pour nous, des richissimes Capulet.

Qu'apprend-t-on de Shakespeare à jouer "Roméo et Juliette" ?

En répétition, les discussions entre nous tournaient sur la violence et la cruauté. Chez Shakespeare les rapports humains ne sont pas affadés. Contrairement à nos discours et à nos télévisions d'aujourd'hui qui tempèrent toute situation humaine, dans *Roméo et Juliette* les passions avivées mènent l'intrigue. Shakespeare présente la vie à son extrême. Il en fait même sa philosophie.

Chaque réplique condense 10 000 émotions, 10 000 impressions. Chaque scène

convoque des sentiments extrêmement forts. Rien n'est fade, tout est violent et tout doit être vécu. Vécu intensément.

Comment vous débrouillez-vous avec le langage de Shakespeare parfois vulgaire, parfois poétique ?

Nous n'affadisons pas la langue de Shakespeare. Nous respectons la trivialité. La trivialité est nécessaire pour rendre patente la montée vers le beau. Nous ne nous dégageons pas du texte. Du vulgaire au sensible. La force du texte convient parfaitement à l'étape de notre métier d'aujourd'hui. Nous sommes nous-même à l'âge de cette violence shakespearienne.

Parlez-nous de votre Compagnie.

Dans notre Compagnie nous cherchons toujours à innover. Nous mettons le classique Shakespeare dans la rue. Notre collectif est formé pour découvrir de nouvelles choses. En chaque lieu de représentation nous sommes dans l'obligation d'inventer pour rester en accord avec le site.

Par exemple, à Mèze, le bal des Capulet se transforme en garden-party, en raison même des dispositions du parc du château. Nous produisons des jeux jamais reproductibles. Nous sommes dans l'éphémère. Nous créons chaque fois de l'unique. La force des acteurs est d'être confrontée chaque fois à ce défi. ●

Recueilli par M.N.

«Roméo et Juliette» au lycée Charlemagne

Depuis le 20 septembre, la compagnie de théâtre Gérard Gérard, de Rivesaltes, intervient au lycée Charlemagne, dans les classes de terminale STAV (Sciences et technologies de l'agronomie et du vivant aménagement et production, dans le cadre de Lycéen Tour (ateliers de pratique artistique financés par la région Languedoc-Roussillon). Les élèves vont travailler durant trois semaines dans un cadre d'une bi-disciplinarité français-éducation socio-culturelle autour de «Roméo et Juliette», de Shakespeare, transposé à notre époque, avec une réflexion sur les clans qui s'affrontent comme les



Les élèves de Charlemagne en répétition. / Photo DDM.

deux familles de Roméo et Juliette. Exercices d'expression vocale et corporelle mais aussi prise de conscience et critiques sur le phénomène qui divise la société actuelle.

Ces séances préparent le spectacle du mardi 4 octobre, où les terminales STAV prévoient une petite avant-partie pour s'intégrer au spectacle de la compagnie théâtrale, qui se déroulera dans le parc du lycée à 15h30, une garden-party organisée par la famille de Juliette.

www.epl.carcassonne.edu-cagri.fr

Tél. 04 68 119 119

www.ciegerardgerard.fr

L'INDÉPENDANT

CATALAN Mardi 4 octobre 2011 • N°276 • Espagne 1.35€ • France 0.90€ lindependant.fr

Les élèves du lycée Léon-Blum sous le charme de Roméo et Juliette



► Les lycéens et leurs enseignants ont été charmés par les comédiens et leur interprétation d'une version étonnante de «Roméo et Juliette». Photos Tonton Jo

Il y a quelques jours, près de 180 élèves du lycée Léon-Blum de Perpignan (anciennement lycée hôtelier du Moulin-à-Vent) ont pu assister à une représentation théâ-

trale des plus originales dans l'enceinte du couvent des Minimes.

Dans le cadre du "Lycéen tour", un programme d'éducation artistique et culturel

subventionné par le conseil régional et auquel participent deux classes de l'établissement, la compagnie théâtrale des Gérard-Gérard a offert aux élèves, une superbe

représentation de «Roméo et Juliette bricolage», dans une version revisitée.

Une expérience inédite pour beaucoup des spectateurs présents, littéralement

conquis par l'originalité de la mise en scène et l'implication des artistes, qui leur ont permis d'être eux aussi acteurs de la pièce.

Une initiative à saluer.

CULTURE

Roméo et Juliette hier au lycée Charlemagne

Une quarantaine d'élèves ont participé au spectacle de la compagnie Gérard-Gérard dans le parc.



► Débat de Roméo et Juliette au milieu des arbres.

Cl. Boyer

Un groupe d'élèves interpelle un second au milieu du parc du lycée Charlemagne. Ce n'est pas un différend d'ados qui est en train de se régler manu militari, mais le début d'une représentation théâtrale pas tout à fait comme les autres. En ce mardi après-midi, une quarantaine d'élèves de terminales Stav, sciences et technologies de l'agronomie et du vivant (aménagement et production) participent à un spectacle répété depuis trois semaines, à raison de quatre heures hebdomadaires avec les comédiens de la compagnie Gérard-Gérard.

« Lycéen tour »

Au menu de ce travail pédagogique, conduit par une troupe de Rivesaltes spécialisée dans le théâtre de rue, William Shakespeare et son célèbre Roméo et Juliette. « Nous

leur avons fait découvrir l'œuvre de Shakespeare et sa langue qui pourrait apparaître au premier abord archaïque mais qui est bien actuelle. » Murielle Sapinho, metteur en scène et comédienne a travaillé l'expression corporelle et vocale avec les lycéens et les thèmes de la pièce à mettre en parallèle avec « les divisions de la société actuelle ».

Pendant plus d'une heure, les élèves ont participé au spectacle, mi-acteurs mi-spectateurs d'un bal, organisé par la famille de Juliette. Ils ont ensuite assisté, pour la dernière heure, à la trame classique de Roméo et Juliette interprétée par les comédiens avec des costumes contemporains. Une belle expérience personnelle et pédagogique pour ces élèves. Une action conduite dans le cadre du Lycéen tour financé par la Région.

CORBIÈRES

FERRALS-LES-CORBIÈRES

Premier spectacle de la saison à l'Espace Culturel

Mardi, pour le premier spectacle de la saison à l'Espace culturel des Corbières, nous avons été accueillis par un nouveau visage souriant, celui de Géraldine Dedieu, nouvelle programmatrice de la CCRL. Cette dernière vient d'une commune située entre Bordeaux et Bergerac, pour prendre le relais de Karine Valéro qui est partie vers la Provence vivre de nouvelles aventures culturelles.

Karine s'est investie sans compter durant 7 ans au sein de l'Espace Culturel des Corbières, auprès des artistes, du public et des enfants. Elle a décidé de se mettre en disponibilité afin de réaliser un projet plus personnel, un lieu de résidence d'artistes et une école de cirque itinérante.

Bienvenue à Géraldine et bonne route à Karine.

Après cet accueil, nous voici conviés de manière peu ordinaire au bal des Capulet, organisé par la Compagnie Gérard Gérard (Pyrénées-Orientales),

dans le cadre de son spectacle: «Roméo et Juliette Bricolage», adaptation de la célèbre pièce de William Shakespeare. En effet, la pièce prend d'abord place au milieu des spectateurs qui sont invités à boire, danser et faire la fête avec les personnages, puis qui deviennent ensuite les témoins privilégiés du drame qui va se jouer devant eux.

Ils participent ainsi au basculement de la pièce, de l'humour décalé vers la tragédie.

Si la mise en scène insolite de Muriel Sapinho a pu dérouter certains spectateurs (notamment le début de la pièce dans le hall et l'extérieur du théâtre, les acteurs fumant sur la scène), la qualité de l'interprétation et le rythme du spectacle ont séduit la majorité du public (une centaine de personnes environ).

Une bonne soirée donc, en attendant les prochains spectacles à l'Espace Culturel avec «La ruée vers l'Or et vers l'Ailleurs», le vendredi 12 novembre.



Les spectateurs ont apprécié le jeu des acteurs.

Midi Libre

THAU ET GARRIGUES

Mèze **Roméo et Juliette** sont descendus dans la rue

ENTRETIEN

→ Récemment, la compagnie Gérard Gérard a joué **Roméo et Juliette** dans le parc du château de Girard. Muriel Sapinho a mis en scène la troupe

Depuis quand la compagnie fréquente-t-elle William Shakespeare et "Roméo et Juliette" ?

C'est une pièce que nous avons montée il y a trois ans pour le festival Enfants de troupe à La Cartoucherie. La pièce était jouée sur scène, en intérieur, dans le cadre du Théâtre de Chaillot.

Cette année nous nous sommes installés dans le Sud. On est tombé amoureux des extérieurs du Midi. Nous jouons maintenant en situation de vie, nous portons à tous *Roméo et Juliette* dans les rues et sur les places. Nous nous adaptons chaque fois à un milieu différent et découvrons ainsi la richesse de Shakespeare. Mèze est notre troisième expérience d'extérieur. Notre jeu est nécessairement plus frontal, plus extravagant, plus condensé. Habituellement la pièce est jouée dans le confort de l'intérieur. À Mèze, on a eu la chance d'avoir le château de Girard, celui pour nous, des riches Capulet.

Qu'apprend-on de Shakespeare à jouer "Roméo et Juliette" ?

En répétition, les discussions entre nous tournaient sur la violence et la cruauté. Chez Shakespeare les rapports humains ne sont pas affadis. Contrairement à nos discours et à nos télévisions d'aujourd'hui qui tempèrent toute situation humaine, dans *Roméo et Juliette* les passions



Un cadre prestigieux pour cette pièce, jouée habituellement en intérieur.

avivées mènent l'intrigue. Shakespeare présente la vie à son extrême. Il en fait même sa philosophie.

Chaque réplique condense 10 000 émotions, 10 000 impressions. Rien n'est fade, tout est violent et tout doit être vécu. Vécu intensément. On doit être en permanence dans le sentiment ardent de la vie. Jamais de la petite vie. La vie intègre jusqu'à la mort. On ne fait pas du demi. On ne s'arrange pas avec les choses. Les mots de Shakespeare sont tellement forts !

Comment vous en sortez-vous avec le langage de Shakespeare parfois vulgaire, parfois poétique ?

Nous n'affadisons pas la langue de Shakespeare. Nous respectons la trivialité. Elle est nécessaire pour rendre patente la montée vers le beau. Nous ne nous dégageons pas

du texte. Du vulgaire au sensible. La force du texte convient parfaitement à l'étape de notre métier d'aujourd'hui. Nous sommes nous-même à l'âge de cette violence shakespearienne.

Parlez-nous de votre troupe.

Dans notre compagnie nous cherchons toujours à innover. Notre collectif est formé pour découvrir de nouvelles choses. Nous sommes dans l'obligation d'inventer pour rester en accord avec le site. Par exemple, à Mèze, le bal des Capulet se transforme en garden-party, à cause des dispositions du parc du Château. Nous produisons des jeux jamais reproductibles. Nous sommes dans l'éphémère. Nous créons de l'unique. La force des acteurs est d'être confrontée chaque fois à ce défi. ●

Propos recueillis par M.N.



Midi loisirs

SEBDO DE VOS SORTIES SUR MONTPELLIER ET SA RÉGION - DU VENDREDI 31/07 AU JEUDI 06/08

Roméo et Juliette vous invitent à Mèze

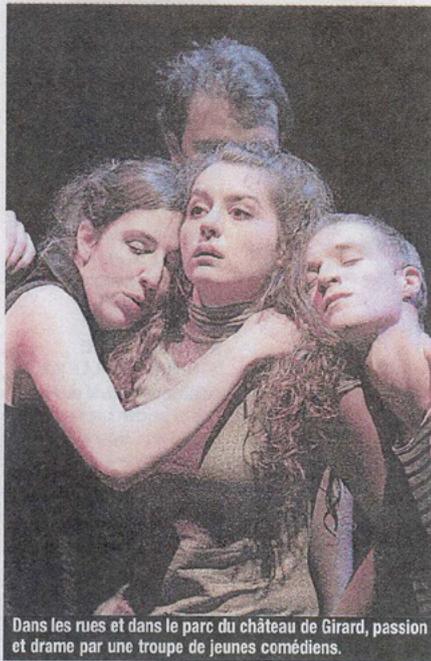
THÉÂTRE ★★
MARDI 4 AOÛT

"Roméo et Juliette Bricolage" par les Gérard Gérard

Les Capulet et les Montague n'habitent pas Vérone mais Mèze. Et c'est à Mèze qu'ils s'aiment et s'affrontent... au moins pour un jour ce mardi 4 août. Douze comédiens de la compagnie Gérard Gérard s'emparent de la cultissime pièce de William Shakespeare, *Roméo et Juliette*, dans une traduction de Stuart Seide, le temps d'une représentation unique dans le parc du Château de Girard. C'est là que la famille Capulet organise son grand bal. Tous ceux qui auront arpenté les rues de Mèze dans l'après-midi, y auront déjà été conviés par une partie des comédiens. Les autres (vous lecteur ?) seront eux aussi les invités privilégiés de ce bal avec lampions, coup à boire, musique. Et surtout avec théâtre.

Créé au Théâtre du Soleil

Les neuf jeunes comédiens, tous âgés de moins de trente ans, se sont rencontrés au théâtre de Chaillot en 2006, aiment Humani théâtre et Groland, les 26 000 couverts et Tadeusz Kantor. Dans une mise en scène inventive de Muriel Sapinho, les Gérard Gérard donnent ici un spectacle plein de trouvailles qu'ils ont créé en 2006 dans le



Dans les rues et dans le parc du château de Girard, passion et drame par une troupe de jeunes comédiens.

festival Premiers pas du Théâtre du Soleil, puis aux Estivales de Perpignan, la ville où s'est basée la compagnie. Voilà un joli cadeau pour un mois d'août chiche en spectacles : Juliette Capulet et Roméo Montaigt les yeux dans les yeux, et une impulsivité qui sied aux soirées d'été quand il suffit de lever les yeux au ciel étoilé pour croire aux rêves les plus fous.

Stéphanie TEILLAIS steillais@midilibre.com

→ *Roméo et Juliette bricolage*. Mardi 4 août, 20 h 30. Parc du Château de Girard, Mèze. 10 € réduit 8 €. ☎ 04 67 38 18 86.

Midi Libre

Mardi 4 août 2009

LA SÉLECTION

◆ Aujourd'hui

MÈZE. - *Roméo et Juliette Bricolage*, de la compagnie Gérard Gérard (lire ci-contre). A 20 h 30, parc du Château, entrée 10 € et 8 €. ☎ 04 67 43 93 08.

SÈTE ÉTÉ

Théâtre **Roméo et Juliette** au milieu des spectateurs

RAPPEL

→ La cie Gérard Gérard, issue du théâtre de Chaillot, se produit ce soir à Mèze

Roméo et Juliette Bricolage, est proposée ce soir au château de Girard. Créée en 2006 au Théâtre du Soleil, la pièce est une adaptation de Stuart Seide, actuellement directeur du Théâtre du Nord à Lille. A la mise en scène, Muriel Sapinho : « *petite fée du théâtre, à la volonté tenace et à la baguette magique* » (Nicolas Arnstam dans "Froggy's delight"). Cette version "bricolée" est interprétée par la Compagnie Gérard Gérard, issue de l'École du Théâtre National de Chaillot. Le spectacle se découpe en trois temps : l'avant spectacle, le bal et la tragédie.

Dès l'accueil des spectateurs, des convives originaux et de grande renommée se pressent, des petits conflits



Une version plutôt déjantée d'un grand classique. A découvrir.

éclatent ici et là entre les familles Capulet et Montaigu.

À la tombée du jour, le bal ouvre ses portes. Le père Capulet, sourire aux lèvres, offre un rafraîchissement. Il accueille le spectateur comme un invité de marque, mêlé aux personnages de la pièce.

Le spectacle prend l'allure d'une grande fête, avec boissons et lampions. Le début de la pièce s'installe au milieu du public qui entrevoit les prémi-

ces de l'amour entre Roméo et Juliette, à la dérobee. C'est à partir de cet univers de fête que le spectateur assiste à la rencontre de Roméo et Juliette. Il est témoin de la haine qui oppose les deux familles, jusqu'à la mort des deux amants. ●

► Parc du château de Girard, ce soir à 20 h 30. Billetterie à l'office de Tourisme, 10 € et 8 €.

Midi Libre

Jeudi 20 août 2009

THAU ET GARRIGUES

Mèze

Le public de "Roméo et Juliette" invité à jouer les figurants

Dernièrement, la compagnie Gérard Gérard a présenté un Roméo et Juliette osé. Le public, de tout âge, apprécia. Il fut accueilli aux grilles du château de Girard par une bande de jeunes, la bande de Roméo Montaigut. L'emblème de toute bande de garçons.

Les "Montaigut" finissent par entrer, en compagnie des spectateurs, dans la demeure des Capulet et donc de Juliette.

Très vite, les spectateurs se transforment en figurants. Ils sont masqués comme les comédiens et participent aux danses de la réception. Les comédiens disent le texte de Shakespeare avec tout leur corps. La gestuelle appuie le propos et aide à son appropriation.

L'implication du public aux

scènes jouées lui permet d'accéder à la langue poétique. D'un autre côté, l'utilisation du château, de sa façade, des portes et fenêtres magnifie et le lieu et l'histoire narrée. Les personnages jaillissent de toutes les ouvertures. La mise en scène est parfaitement adaptée au lieu. À la festivité du début succède le tragique. Peut-être un peu trop mélodramatique. Le tragique des amours impossibles sous l'emprise de la haine ne requiert pas autant de déploration.

Un regret : la présence de Roméo est apparue à certains trop fade. Il aurait manqué d'épaisseur et d'envolées lyriques. Dommage ! Juliette a été parfaite de fraîcheur et de profondeur.

À la fin de la représenta-



Une mise en scène osée.

tion, le public prit un immense plaisir à converser longtemps avec les comédiens. Shakespeare était chez lui. ●

20 ans d'Estivales

Les Estivales ont 20 ans, c'est l'âge où les jeunes commencent à quitter définitivement l'adolescence pour passer à l'âge adulte, l'âge de tous les possibles, l'âge que certaines personnes âgées se ventent d'avoir eu quatre fois ! Et pour beaucoup d'entre nous, l'âge de faire des projets, de rentrer au 35, de chanter la jeunesse.

m à m e
façon que, sans moyens, les comédiens sur scène comme dans la vie, rentrent dans leurs personnages.

Sur le plateau deux tables sur roulettes, qui serviront tantôt d'accessoire de théâtre, tantôt de lit, tantôt de table de banquet, d'armoire ou de balcon, et ce sans que ce soit dit.

Ils nous l'avaient annoncé à la fin de H20 y'a une demi-heure, ils vont nous préparer un nouveau spectacle pendant la pause, espérons qu'ils y arriveront. Ils pensaient à du Shakespeare, et finalement ça se précise « on va faire Roméo et Juliette, qui fait Roméo ? » les acteurs choisissent leur rôles, puis il manque la nourrice et c'est un comédien qui s'y colle, il joue aussi d'autres rôles.

Les Gérard dans leur deux spectacles portent la réflexion sur le jeu de l'acteur, la vie de tous les jours, la sincérité au théâtre, est-on sincères ? Et jusqu'à quel point ?

C'est aussi toute une réflexion de fond sur le théâtre aujourd'hui. Dans la première pièce, H20, les accessoires se limitent à des bouteilles d'eau minérale, qu'ils boivent, parfois cul sec, « notre soit de consolation est impossible à étancher » lit-on en sous-titre de la pièce. Chaque gorgée d'eau rappelle ou renvoie à un souvenir, une évocation, un moment. Et le public est transporté dans l'histoire qui n'a d'autre réalité que le jeu et le pouvoir

Il faudrait plusieurs pages pour vous parler de tous les bons spectacles qui s'y sont déroulés, néanmoins, s'il ne fallait qu'un coup de cœur, il irait à la compagnie Gérard Gérard.

« Un exploit » disait certains spectateurs en sortant, autour de 23h30, du second spectacle, le premier ayant commencé à 20h et les acteurs ayant eu une demi heure de pause seulement pour souffler, manger, se préparer. L'« exploit », s'il est un exploit, est de taille. Les deux spectacles présentés, H20 et Roméo et Juliette sont en effet de genre très différents, et la pièce de Shakespeare est jouée avec un sous-effectif de comédiens et sans décors. Et pourtant on rentre dans l'histoire de la

persuasion des comédiens. Dans le même genre, après la compagnie Gérard Gérard, c'est Jacques MOUGENOT qui nous faisait une conférence sur l'affaire Dusseert. Affaire qui n'a pas plus existé que Philippe Dusseert lui-même, mais chut... les médias ne doivent pas dévoiler la fin avant la pièce. Ce qui est fort donc, c'est que même si on se doute que Dusseert n'a pas existé, on y croit jusqu'au bout grâce à une projection de fausses œuvres en diapositives et la citation de grands ouvrages spécialisés qui, si on les lit plus attentivement, ne nous montrent que des pages blanches dans lesquelles ceux qui ont vu le spectacle pourront voir l'écume du jeu, excellent, de l'acteur.

Les scènes ouvertes ont aussi bénéficié d'un soutien médiatique sans précédent qui a permis, et c'est rare, de les faire reconnaître dès la première année, comme faisant partie depuis toujours du festival et appelé à en faire partie jusqu'au bout.

Gaël Roë

